

LA PRESSE

ARTS

MADONNA
MDNA,
CHANSON
PAR CHANSON
PAGE 13

VIE DE STAR

Découvrez tous les potins sur vos stars favorites sur lapresse.ca/vie-de-star



HUGO DUMAS

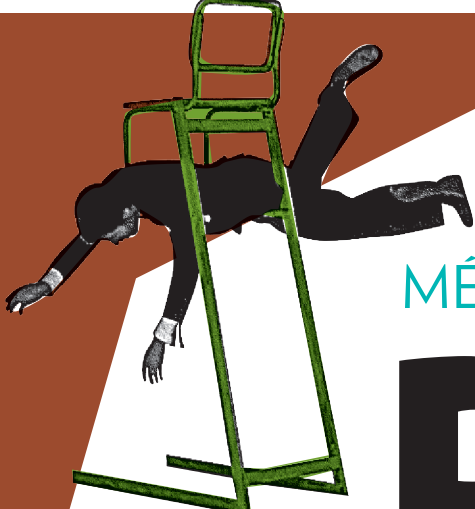
METTONS FIN AUX SPOILERS TÉLÉVISUELS
PAGE 2



DUMAS ↑

UN DISQUE DE PRINTEMPS

PAGE 6



MÉTROPOLE CULTURELLE

BERLIN EXPLOSE



Avec sept orchestres symphoniques, trois opéras, un ballet national, une profusion de musées et de galeries d'art, deux grands théâtres institutionnels, une vingtaine d'autres disséminés dans la ville et plus de 20 000 artistes, Berlin explose. Nous y sommes allés en espérant y tirer des leçons pour Montréal, qui aspire au titre de métropole culturelle. Nous avons constaté que la création y est foisonnante, mais qu'elle a un prix...

UN REPORTAGE DE NATHALIE PETROWSKI À LIRE EN PAGES 8 ET 9









GRAPHISME ET PHOTOMONTAGE CATHERINE BERNARD, LA PRESSE



espace pour la vie
insectarium
jardin botanique

Papillons en liberté

Deux expériences où le jour et la nuit se rencontrent / 16 février au 29 avril

Au Jardin botanique de 9 h à 17 h*



Nouveau !

Tarif familial et entrée gratuite pour les enfants de 4 ans et moins

Affaires municipales, Régions et Occupation du territoire
Québec

LA PRESSE

facebook.com/Espacepourlavie

PIE-IX

espacepourlavie.ca

* Ouvert du mardi au dimanche et les lundis 27 février, 5 mars et 9 avril

ARTS TÉLÉVISION

Mettons fin aux « spoilers » télévisuels



Ça nous est tous déjà arrivé de nous faire gâcher le *punch* de l'épisode final d'une série coup de cœur par un collègue trop bavard ou par un journaliste trop content d'analyser à chaud la conclusion de *Minuit le soir* (mea-culpa, ici, je ne recommencerai plus jamais, juré, craché).

Car pour un amateur de télévision à clé, le *spoiler* (la divulgation d'une information secrète) est l'ennemi numéro un à abattre. Exemple? Avec pas mal de

ou de *Terre humaine*, question que ce genre de mauvaise surprise ne se reproduise plus?

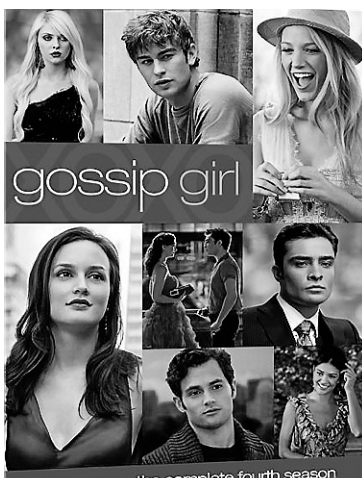
Le *spoiler* attaque de partout et il est de plus en plus difficile de s'en protéger avec la popularité fulgurante de Twitter et Facebook, notamment. Récemment, une amie journaliste bien intentionnée m'a écrit, super énervée, à propos de *Gossip Girl*: «Hein, savais-tu que c'était (nom rétracté) qui nourrissait le fameux site web»? Euh, non, je n'en avais

différents. En direct, pour les plus mordus. En différé, pour les propriétaires d'un enregistreur numérique personnel. En DVD, pour les amateurs de rafales télévisuelles. Il y en a même qui attendent la fin complète d'une série, comme *The Wire*, afin de s'enfiler toutes les saisons à la chaîne, sans interruption.

Bref, parler du contenu ou de la trame dramatique d'une télésérie devient de plus en plus risqué si l'on veut, justement, respecter la cadence de chacun des téléphiles. Pour empêcher les querelles à propos des fameux *spoilers*, une bande de comédiens participant à des séries susceptibles d'être gâchées, comme *Dexter*, *True Blood* et *The Walking Dead*, ont mis en ligne cette semaine une vidéo rigolote sur CollegeHumor.com, établissant certaines règles à suivre pour une consommation de télé plus harmonieuse.

D'abord, il n'est permis de discuter publiquement d'un épisode que deux semaines après sa diffusion traditionnelle. Dans le cas de la finale d'une saison, le silence imposé s'étire à deux mois. Des délais que j'estime grandement exagérés, mais bon.

Ensuite, les maniaques qui fouillent frénétiquement sur le web le font à leurs propres risques. Sachez-le: plusieurs sites ne placardent pas d'avertissement au début de leurs textes et révèlent toutes sortes d'intrigues que vous ne voulez vraiment pas connaître tout de suite. Si je n'avais pas fermé violemment mon MacBook en hurlant comme



un dément cette semaine, j'aurais su qui était la fameuse «A» dans *Pretty Little Liars*.

Maintenant, toujours selon la vidéo humoristique, si quelqu'un bousille votre émission chouchou, vous pouvez, en retour, vous venger en ruinant la sienne. Œil pour œil, *spoiler* pour *spoiler*. Ah oui! Bobby Ewing est ressuscité dans *Dallas*? Bien tu sauras qu'Émilie Bordeleau a été cocufiée hier soir!

Malgré notre enthousiasme, il faut également modifier la façon dont nous parlons de nos séries adorées. Par exemple, ne dites pas: «La finale de *Downton Abbey*, c'est tellement romantique quand (censuré) rencontre (censuré) à l'extérieur du château et qu'ils (censuré)». Dites plutôt: «La finale de *Downton Abbey* m'a pas mal fait plus brailler que quand Germain Houde est mort dans *La promesse*.»

Comme ça, quand vous serez à jour dans vos épisodes de *Gossip Girl*, nous pourrons enfin bavarder de pourquoi cette chipie de (censuré) fait la vie dure à la belle (censuré) depuis tant d'années. Oups. Certaines règles sont plus faciles à suivre que d'autres, faut croire.

Je lévite

Avec *Toute la vérité*. Vraiment, cette série de TVA ne fait que s'améliorer avec les saisons. Lundi soir, les auteurs Bernard Dansereau et Annie Piérard nous promettent une finale «riche en rebondissements». Éric Bruneau et Maude Guérin, alias Sylvain et Dominique, ont particulièrement bien tiré leur épingle du jeu cet hiver. Leurs vacances seront bien méritées.

Je lévite

Le retour possible de S Club 7. Vous vous souvenez de ces jeunes Britanniques dans le vent qui chantaient –c'est un bien grand mot– *Bring It All Back* et *Reach*? La rumeur les ramène sur disque et en tournée. Il y a des reliquats des années 90 qui ne devraient pas connaître une deuxième vie comme les pantalons de «raveurs», la *Macarena*, les chandails bédaine et les chansons de Joane Labelle.

Pour joindre notre chroniqueur: hdumas@lapresse.ca

Parler du contenu ou de la trame dramatique d'une télésérie devient de plus en plus risqué si l'on veut, justement, respecter la cadence de chacun des téléphiles.

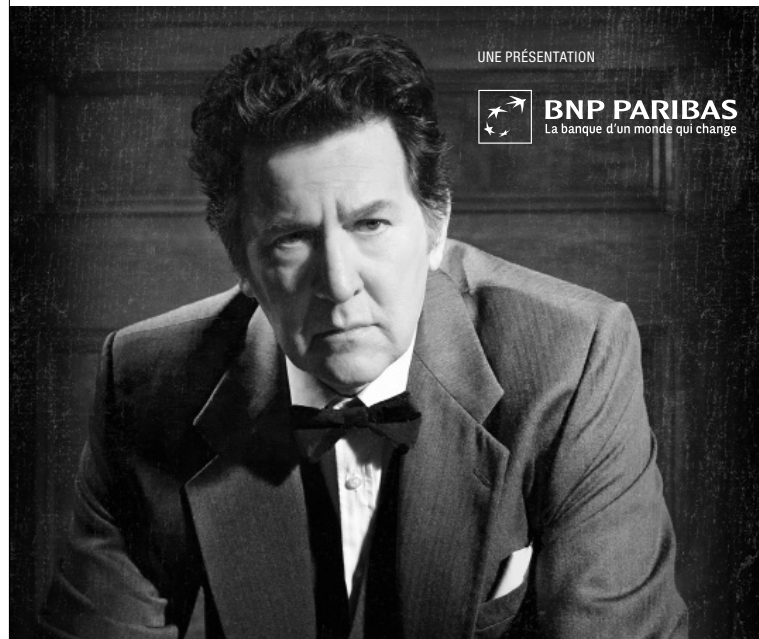
retard, avouons-le, vous entamez l'intégrale des *Soprano*. Un de vos meilleurs amis, un fan fini de Tony très content de pouvoir en parler avec vous, vous demande si Big Pussy a enfin été trucidé ou si Ralph Cifaretto a encore –au sens propre– une tête sur ses épaules. Oups.

Merci pour la délicatesse et la maladresse involontaire, cher ami. Sont où les DVD tranquilles d'*Entre chien et loup*

aucune idée. Insérez ici un juron bien gras. Et ça faisait presque six ans que je suivais les péripéties de Chuck, Blair et Serena dans l'espoir d'apprendre, un jour, qui se cachait sous ce célèbre pseudonyme. Voilà un coffret DVD sur lequel je peux barbouiller violemment XOXO.

De nos jours, les téléspectateurs consomment leurs émissions à des rythmes totalement

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
DÉBUT
MARLEAU
RACONTE
L'HISTOIRE
DU ROI
LEAR
DE SHAKESPEARE
TRADUCTION NORMAND CHAURETTE



« Gilles Renaud, imposant. À voir absolument! Mise en scène très ingénieuse, très épurée, ce qui donne toute la place au jeu des acteurs. » – Marie-Christine Trottier, Espace Musique

« Porté par les acteurs. Gilles Renaud est imposant de fragilité. Paul Savoie est, lui aussi, exceptionnel (...). Marie-Hélène Thibault est délicieusement perfide (...). » – La Presse, Alexandre Vigneault

« Traduction de Normand Chaurette précise, directe, moderne. Chapeau à Marie-Hélène Thibault et Pascale Montpetit. Tout à fait contemporain! » – R-C, *Désautels, Première Chaîne*, Katherine Verebely

« Gilles Renaud s'y investit corps et âme. Il est absolument magistral, extraordinaire (...) Un comédien au sommet de sa forme. Une distribution incroyable (...). » – *Que le Québec se lève*, Catherine Richer, 98,5 FM

« Shakespeare nous atteint directement dans cette lecture intime de Marleau. Traduction limpide... Distribution flamboyante... À voir absolument! ★★★★★ » – VOIR + VOIR TÉLÉ, Elsa Pépin

avec GILLES RENAUD + JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD / DAVID BOUTIN / JEAN-FRANÇOIS CASABONNE / DENIS GRAVEREAUX / BRUNO MARCIL / PASCALE MONTPETIT / VINCENT-GUILLAUME OTIS / EVELYNE ROMPRÉ / PAUL SAVOIE / MARIE-HÉLÈNE THIBAUT En collaboration avec UBU Compagnie de création

60 ANS D'HISTOIRES
À L'AFFICHE!
TNM.QC.CA / 514.866.8668
LA PRESSE artv M

TOUS LES SCÉNARIOS...
CINÉMA
Tous les samedis dans La Presse



Les Peintres du charbon

de Lee Hall
mise en scène de Claude Maher
traduction de Monique Duceppe

Marc Beaupré Emmanuel Bilodeau
Normand D'Amour Denis Houle
Marie Michaud Mélanie Pilon
Gabriel Sabourin Serge Thibodeau

décor Michel Demers costumes Daniel Fortin
éclairages Guy Simard vidéo Yves Labelle
musique Michel Smith accessoires Normand Blais

en collaboration avec
RADIO TÉLÉVISION INTERNET
DUCEPPE
DES ÉMOTIONS EN TEMPS RÉEL

LA PRESSE
planète JAZZ 91
CBS AFFILIATION
Télé-Québec
DU 4 AVRIL AU 12 MAI
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

VENTE DE DEUX WEBSÉRIES

Tou.tv négocie avec des diffuseurs européens

ANDRÉ DUCHESNE

Les webséries *Chroniques d'une mère indigne* et *En audition avec Simon* pourraient être vendues en Europe francophone, a appris *La Presse*.

Tou.tv, cette webtélé de vidéos sur demande gérée par Radio-Canada en partenariat avec une vingtaine de diffuseurs et de producteurs, est en pourparlers depuis quelques mois avec des diffuseurs du marché européen francophone pour la vente de ces deux séries parmi les premières à être diffusées en ligne au Québec.

«En matière de webséries, le Québec est un exemple», a assuré Jérôme Hellio, directeur de Tou.tv en entrevue à *La Presse* plus tôt cette semaine au moment où le diffuseur annonçait le lancement de sa saison printanière.

Mettant en vedette Marie-Hélène Thibault, *Les chroniques d'une mère indigne* (2,5 millions de branchements) ont été diffusées durant trois saisons pour un total de 27 épisodes. Quant à la série *En audition avec Simon* (4 millions de branchements) de Simon-Olivier Fecteau, elle a pris fin en décembre dernier au terme de trois saisons et cinquante-trois épisodes où ont défilé de nombreux comédiens et personnalités allant de Cœur de pirate à Denys Arcand, en passant par Anne Dorval, Guy A. Lepage et Claude Legault.

En ce moment, les deux webséries sont encore disponibles sur Tou.tv et accessibles de partout dans le monde. Mais lorsqu'elles arriveront à la fin de leur cycle de diffusion, elles pourront être diffusées en géolocalisation exclusive moyennant la signature d'ententes.

Depuis le lancement de Tou.tv le 26 janvier 2010, une quinzaine de webséries y ont été diffusées.



PHOTO ANDRE PICHETTE, LA PRESSE

«Je pense que je suis née trop tôt, raconte Paule Baillargeon. Dix ans plus tard, les choses auraient été plus faciles. J’aurais fait plus de films et, par la force de l’expérience et de la pratique, ils auraient été meilleurs. Mais je ne suis pas amère. *Trente tableaux* m’a permis de boucler la boucle et de laver le passé. Aujourd’hui, à 66 ans, je me sens comme neuve.»

PAULE BAILLARGEON

L’ART DE L’IMPOSSIBLE

Aux Jutra, cette année, Paule Baillargeon est devenue la troisième femme cinéaste en 14 ans à recevoir un hommage. Avant cela, il y a eu le prix Albert-Tessier remis par le gouvernement du Québec. Autant de consécration pour une cinéaste qui, en 30 ans, a ironiquement rencontré plus d’obstacles qu’elle n’a tourné de films, mais qui, avec la sortie de *Trente tableaux*, espère bien rattraper le temps perdu.



NATHALIE PETROWSKI

Il y a des films mort-nés comme il y a des enfants mort-nés. On les porte en soi, on les désire, on les appelle et puis, pour une foule de facteurs incontrôlables et aggravants, on les perd en cours de route. Ils ne voient pas le jour, refoulés à jamais dans les limbes, condamnés au néant de l’éternité.

Paule Baillargeon ne compte plus le nombre de scénarios originaux qu’elle a écrits et qui sont mort-nés dans sa tête. Deux, trois, quatre, qui sait? Quand on parcourt sa filmographie constituée d’une dizaine d’œuvres, on constate que *Le sexe des étoiles*, d’après le roman éponyme de Monique Proulx, est le dernier long métrage que Paule Baillargeon a réalisé. C’était en 1993. Le film, très audacieux pour l’époque à cause de son personnage de transsexuel, a connu une belle carrière sur les plans critique et commercial, a gagné plusieurs prix à l’étranger et a été sélectionné pour représenter le Canada aux Oscars et aux Golden Globes. Pourtant, il marque en quelque sorte la fin de la route pour Paule Baillargeon.

«Après, je n’ai pas cessé de tourner, plaide-t-elle, mais jamais plus de longs métrages ni de films personnels nés de mon imagination. Je ne renie

pas les documentaires que j’ai faits après, sur Claude Jutra ou Jean-Pierre Perreault. J’en suis fière, mais comme je le dis dans *Trente tableaux*, c’était des films, pas du cinéma.»

Comme il y a 30 ans

Paule m’a ouvert la porte de sa petite maison encastrée dans une cour intérieure, dans Hochelaga-Maisonneuve, par une journée grise et pluvieuse. Cela faisait un bail que nous ne nous étions pas vues. Et pourtant, la Paule Baillargeon de 66 ans que j’ai retrouvée ce jour-là n’était pas

tout coup neutraliser la guerrière et la militante et faire place à la fille drôle et sensible, à l’artiste en somme.

Il y a trois ans, après plus d’une décennie passée dans sa maison adorée des Cantons-de-l’Est, Paule s’est séparée de celui qui partageait sa vie depuis longtemps. Elle est revenue en ville, a acheté la maison d’Hochelaga-Maisonneuve, l’a rénover, tout en commençant une résidence à l’ONF à l’invitation de Monique Simard.

«Le mandat était simple: faire un film personnel que je ne pourrais faire ailleurs. C’est comme ça que j’ai décidé de raconter ma vie. J’étais rendue là. J’avais envie d’une mise à nu, dans les limites de la pudeur évidemment. Je voulais montrer qui je suis, convaincue que si on se raconte le plus honnêtement possible, ça peut avoir une résonance chez les autres. J’en ai eu la confirmation à Rouyn-Noranda. À la fin de la présen-

«J’étais rendue là. J’avais envie d’une mise à nu, dans les limites de la pudeur évidemment. Je voulais montrer qui je suis, convaincue que si on se raconte le plus honnêtement possible, ça peut avoir une résonance chez les autres.»

très différente de celle que j’ai connue à 30 ans à la fin du Grand Cirque Ordinaire, alors lorsqu’elle était l’égérie des cinéastes de l’heure et pouvait passer sans effort ni douleur d’un film militant de Gilles Groulx au *Montreal Blues* de Pascal Gélinas, d’une tragédie sombre et grinçante de Denys Arcand (*Réjeanne Padovani*) à une mise en abyme réaliste d’André Brassard (*Le soleil se lève en retard*), avant de briller de tous ses feux de jeune star dans *Vie d’Ange* de Pierre Harel.

Trente ans plus tard, son beau visage porte à peine les stigmates de l’âge, sa voix flûtée est la même et surtout, Paule n’a pas perdu ce sourire, ou est-ce un rire, qui vient à

tation du film, une dame qui était assise devant moi, s’est écriée: "Oui madame, c’est ça la vie!" Cette dame n’avait certainement pas eu la même vie que moi, mais elle se reconnaissait dans mon histoire!»

Film intimiste et personnel sur le mode de l’autofiction, *Trente tableaux* raconte l’histoire d’une fille de l’Abitibi, née à Val-d’Or, artiste et féministe des années 70, élevée entre un père avocat qu’elle adorait et une mère ménagère, frustrée par sa condition, qui aurait voulu étudier et travailler, mais qui a dû se contenter d’élever ses trois enfants avant de fuir sur un green et de devenir championne au golf.

Révolte

De cette mère qui l’a formée, déformée et qu’elle a filmée à la fin de sa vie, Paule dit des choses dures, dont cette phrase sans appel: ma mère ne m’a jamais aimée.

«C’est vrai, concède Paule, ma mère ne m’aimait pas. C’était une femme très révoltée dont la révolte a déteint sur moi, c’est sûr, mais je ne peux pas tout lui mettre sur le dos. L’époque y était pour beaucoup. Quand t’as 6 ans et que tu veux patiner, mais que la patinoire est réservée aux gars qui jouent au hockey, quand t’es première de classe, mais que ça sert à rien parce que t’es une fille, quand tu veux faire comme les gars, mais que t’as pas le droit, disons que ça nourrit la révolte. Moi, le chemin des femmes, je voulais à tout prix y échapper, mais à l’époque, ça ne se faisait pas.»

De sa mère, Paule dira encore: «Ma mère et moi, on s’est beaucoup chicanées. Elle

et féministe sur la guerre des sexes qui avait fait scandale avant même sa sortie en 1979. Bref, il y avait quelque chose de foncièrement déroutant dans cet hommage qui tombait du ciel. La cinéaste a décidé de l’accepter avec humilité et en s’accrochant à cette citation du cinéaste John Cassavetes: est-ce qu’il vaut mieux se battre et perdre que de souffrir et de rêvasser en silence?

La réponse pour Paule Baillargeon n’a jamais fait aucun doute. Il vaut toujours mieux se battre. Peu importe l’issue.

«Le cinéma, dit-elle, c’est l’art de l’impossible. Pourquoi j’ai voulu m’aventurer dans cet art difficile, qui coûte très cher, où on ne m’a pas souvent fait confiance, je ne le sais pas. Sans doute parce que j’avais beaucoup d’ambition et aussi parce que j’ai toujours été une fille d’images. C’est en rêvant à cette image d’une fille qu’on tente de rentrer de force dans une robe rouge que j’ai voulu faire mon premier film, *Anastasia*. Il reste que je pense que je suis née trop tôt. Dix ans plus tard, les choses auraient été plus faciles. J’aurais fait plus de films et, par la force de l’expérience et de la pratique, ils auraient été meilleurs. Mais je ne suis pas amère. *Trente tableaux* m’a permis de boucler la boucle et de laver le passé. Aujourd’hui, à 66 ans, je me sens comme neuve.»

De quoi demain sera-t-il fait? Paule Baillargeon n’en a aucune idée. Pour le moment, elle se contente de se promener avec ses *Trente tableaux* et d’aller à la rencontre du public comme elle le fera ce soir à 18h à l’Excentris. Elle se réjouit aussi du fait que *La cuisine rouge* renaîtra de ses cendres en DVD et sur Illico grâce au programme de numérisation Elephant. Et même si l’envie de rêvasser est forte, elle va continuer de se battre. Pas pour perdre ou pour gagner. Pour le bonheur de témoigner.

ne comprenait pas qui j’étais. Mais à la fin de sa vie, on s’est réconciliées et ça m’a permis de faire la paix avec elle et avec moi-même.»

Toujours se battre

En apprenant que les organisateurs des Jutra voulaient lui rendre hommage, Paule Baillargeon a été la première surprise. Et d’autant plus qu’elle a longtemps eu le sentiment qu’elle n’était pas la bienvenue dans le monde du cinéma, du moins pas en tant que réalisatrice.

Plusieurs de ses projets ont été refusés par les institutions. Les producteurs ne se bousculaient pas à sa porte, certains encore traumatisés par *La cuisine rouge*, ce film expérimental

ARTS LECTURES

Le haut, le bas



CHANTAL GUY

LIVRES

C'est une révolte ou une révolution? C'est le printemps ou c'est l'été – et cela en plein mois de mars? C'est le début d'un temps nouveau, comme le chantait Renée Claude, ou la fin du monde selon le calendrier maya?

Toute cette effervescence rend nostalgique. Ça donne envie de potasser ses vieux livres de l'université, pendant que les rues sont prises d'assaut par les étudiants et que les hélicoptères font du bruit au-dessus de nos têtes.

Dans le département des études littéraires de l'UQAM dans les années 90, nous étions légion à se casser la tête sur les théories de Saussure, en se demandant c'était quoi le «trip» au juste.

Toujours est-il qu'il en

reste quelque chose. D'avoir fréquenté la linguistique, le structuralisme, la sémiologie, ça vous transforme. Vous ne lisez plus et n'entendez plus de la même façon. Et cela ne s'applique pas seulement à la littérature, mais à tous les discours, dans la vie de tous les jours. Ces quelques notions qui restent sont très utiles quand le langage vire cul par-dessus tête.

Il existe des expressions populaires qui méritent réflexion. Par exemple, «il dit

les risques. Mais dans une société comme la nôtre, où l'opinion se déchaîne minute par minute dans les médias, les blogues et les réseaux sociaux, qu'est-ce que ça veut dire au juste? Et qui est inclut dans ce «tout le monde qui pense tout bas»? De quel droit ceux qui usent de cette formule se sentent autorisés à inclure «tout le monde» dans leurs rangs? Surtout que la plupart du temps, cette formule sert à excuser des insultes, par exemple

La conscience et la responsabilité sociale devraient beaucoup plus s'exercer à répliquer à la connerie qu'à faire de la liberté d'expression une incontinence personnelle.

tout haut ce que tout le monde pense tout bas». On l'entend chaque fois que quelqu'un *pogne* les nerfs, celle-là. Dans une société totalitaire et muselée, c'est un acte de courage. C'est une prise de parole pour ceux qui se taisent dans la peur et son auteur prend tous

Stéphane Gendron qui traite les étudiants «d'hosties de puants sales» qui méritent la bastonnade.

Ces coups de gueule se terminent souvent par ce point final, censé clore tout débat: «C'est mon opinion.» À ce sujet, Jean-François Chassay,

dans son récent essai *La littérature à l'éprouvette*, écrivait ceci: «La démocratie, dans son principe, est la possibilité pour tous de participer aux débats, en parfaite égalité de droit. Mais rien de plus étranger à une vraie démocratie que l'idée de dire n'importe quoi et de se retrancher de la discussion sous prétexte d'intégrité, c'est à dire d'un droit à ne pas être ébranlé par les propos des autres, de crainte que cela crée des fissures dans nos Vérités.»

Qui pense tout bas de nos jours dans cette cacophonie perpétuelle? La véritable peur est bien plus de ne pas être entendu. Alors on crie, et ça dérape vite, avec réaction immédiate, ce qui confirmerait une sorte de censure. Pourtant, la conscience et la responsabilité sociale devraient beaucoup plus s'exercer à répliquer à la connerie qu'à faire de la liberté d'expression une incontinence personnelle.

Ce qui pourrait expliquer aussi qu'on ait l'ignorance heureuse, le mépris fier et l'intolérance décomplexée. On dit tout haut ce qu'on pense

tout bas, voyez! «C'est mon opinion!» On ne se demande jamais si ce qu'on pense tout bas ne viendrait pas plutôt de notre bassesse. Notamment lorsqu'on s'exprime anonymement, bien caché derrière un ordinateur, sur le coup de la colère, sans réfléchir. Mais puisque c'est sincère, ce doit être vrai. C'est incroyable à quel point, «les vraies affaires» qu'on nous sert sont toujours sinistres. On n'a jamais entendu quelqu'un, précédant son discours de cette formule usée à la corde, «il faut se dire les vraies affaires», nous annoncer quelque chose de beau, de gentil. Les «vraies affaires» concernent toujours le fiel, la rancœur et la frustration.

Eh bien, jeudi, lors de la manifestation monstre contre la hausse des droits de scolarité, nous avons vu des gens dire tout haut ce qu'ils ne pensent pas tout bas, dans une démonstration bien plus efficace que l'opinion: l'action.



Pour joindre
notre journaliste:
cguy@lapresse.ca

SIMON TOLKIEN / *Sombre éclat*

Sortir de l'ombre de J.R.R.

Simon Tolkien est le petit-fils de l'auteur de *The Lord of the Rings*. Son troisième roman, *Sombre éclat*, nous arrive en français. Conversation avec un homme qui a dû sortir de l'ombre de son célèbre aïeul afin de trouver sa voie et sa voix.

SONIA SARFATI

Jusqu'à l'âge de 40 ans, Simon Tolkien était sûr d'une chose: il ne pouvait écrire. «Oui, je pense avoir été inhibé par l'aura de mon grand-père. C'est la seule explication, je vivais dans son ombre», indiquait-il en entretien téléphonique avec *La Presse* au moment de la parution en français de *Sombre éclat*, son troisième roman.

Inhibé au point où même changer son nom de famille n'aurait pas aidé le processus créatif. Après tout, ses liens avec J.R.R. Tolkien auraient quand même existé, et c'est cela qui muselait littérairement celui qui, du coup, est devenu avocat. Carrière qu'il a poursuivie presque jusqu'au tournant du siècle. Là, tout a changé. En 1999, il est entré dans la quarantaine. L'histoire, elle, allait passer à un nouveau millénaire. Au même moment, le réalisateur Peter Jackson s'attelait à l'adaptation cinématographique de *The Lord of the Rings*.

« Mon grand-père disait que vous savez avoir écrit une bonne histoire lorsque vous êtes capable d'entendre et d'aimer ce que vous avez écrit. »

« Ça faisait beaucoup de choses et soudain, alors qu'il y avait toute cette nouvelle effervescence autour de l'œuvre de mon grand-père, j'ai réalisé combien je ne voulais plus être que "le petit-fils d'un grand homme" », se souvient Simon Tolkien. Depuis la naissance de son fils, en 1990, il tenait un journal intime. Inconsciemment, il a fait ses classes et a trouvé sa voix. « Au début, je n'aimais pas mon ton. Or mon grand-père disait que vous savez avoir écrit une bonne histoire lorsque vous êtes capable d'entendre et d'aimer ce que vous avez écrit. »

Et les dires de son grand-père ont toujours compté pour lui. « Nous avons passé beaucoup de temps ensemble et nous faisons... ce que les grands-pères et leurs petits-fils font. Des choses banales, anecdotiques. Mais, bien sûr, je lui posais beaucoup de questions sur *The Lord of the Rings* », s'amuse le romancier qui, à l'époque, ne savait pas l'importance de l'œuvre de son aïeul, qu'il a lue vers l'âge de 7 ans. « J'étais un enfant

unique, ma sœur étant née bien des années après moi, et je lisais beaucoup. C'est formidable d'avoir passé tant de temps dans des mondes imaginaires. »

Dans le passé

Certains d'entre eux l'ont d'ailleurs suivi jusqu'à aujourd'hui.

Après un roman juridique, son premier, il s'est tourné vers le roman policier. Un genre qu'il teinte d'atmosphère gothique à la *Rebecca* et de personnages faisant écho à ceux de *Jane Eyre*. Cela s'est fait naturellement. Lui, n'a pas remarqué. « Mais à la publication de mon premier livre, les gens m'ont fait remarquer qu'il y avait quelque chose d'ancien dans mon écriture. » Le commentaire n'était pas négatif. Et il était juste: « J'ai réalisé qu'en effet, mon style et le genre d'univers que je décris collent mieux au passé qu'au présent. Et ça tombe bien parce qu'une des choses que j'aimais le plus étudier est l'histoire. »

C'est ainsi que ses deux autres romans se tournent vers le passé. *Sombre éclat* nous entraîne à Londres, au début des années 60, alors qu'un homme est condamné pour meurtre. Mais l'inspecteur Trave ne croit pas en sa culpabilité. Et il va prouver son innocence. Même si cela signifie aller fouiller dans le passé du riche amant de la femme qu'il aime encore. Il est question de diamants, de liens avec les nazis, de l'Holocauste. Il est aussi question d'amours déçues, de rejet personnel et professionnel.

Des comparaisons ont été faites avec Agatha Christie. « Mais ma principale influence est Alfred Hitchcock. Il n'avait aucun problème à montrer des choses qui allaient vous faire crier ou sursauter, mais il vous demandait aussi d'utiliser votre imagination. Je suis le même principe », explique celui qui n'abuse pas de violence explicite dans ses textes, contrairement à ce qui se fait aujourd'hui dans le genre qu'il pratique – et se porte bien à l'écran.



PHOTO FOURNIE PAR LES ÉDITIONS MICHEL LAFON

« Il y avait toute cette nouvelle effervescence autour de l'œuvre de mon grand-père, j'ai réalisé combien je ne voulais plus être que « le petit-fils d'un grand homme » », se souvient Simon Tolkien.

Il a bien sûr des rêves en ce sens. Mais pas à tout prix. Vivant depuis trois ans à Santa Barbara, donc pas très loin d'Hollywood, il connaît les manières de faire des studios. Auxquelles il a été indirectement initié grâce à *The Lord of the Rings*, dont il a soutenu la production au début (se froissant ainsi pour un temps avec son père, Christopher) et dont, à l'arrivée, il n'aime que le premier film, *The Fellowship of the Ring*.

« Pour moi, le problème vient du fait que Peter Jackson est un trop grand fan des livres. Il leur a été trop

fidèle », fait celui qui aurait donc été plus curieux du destin cinématographique du *Hobbit* s'il était resté entre les mains de Guillermo del Toro plutôt que de retourner à celles de Jackson.

Une histoire à suivre, donc. De même que celle de l'inspecteur Trave, dont Simon Tolkien est en train d'écrire une troisième tranche. En tant que lui-même, et non plus en tant que petit-fils de J.R.R.

Sombre éclat
Simon Tolkien
Michel Lafon, 394 pages



LISA LeBLANC

Charmante et authentique

En entrevue, elle est divertissante à écouter tellement elle emprunte des mots à l'anglais en roulant ses « r ». Comme les gars de Radio Radio, Lisa LeBlanc vient de l'Acadie. Après avoir remporté le Festival de la chanson de Granby en 2010 et enfilé des tournées, elle lance son premier disque, réalisé par Louis-Jean Cormier. Du folk rock à la fois *trash*, rock et sensible.

ÉMILIE CÔTÉ

À l'université, c'est avec elle qu'on aurait voulu faire un travail d'équipe. Dans un autobus Montréal-Moncton, c'est à côté d'elle qu'on voudrait être assis. Lisa LeBlanc est foncièrement sympathique. C'est une jeune femme chaleureuse qui rend les gens à l'aise. Et son parcours est unique.

« J'ai commencé à jouer et à écrire des chansons à 14 ans, raconte celle qui a grandi à Rosaireville, village acadien de 40 têtes. J'ai commencé comme chansonnier et je *ploguais* mes compositions. Les entre-tounes, c'est bon pour *builder* ton charisme. »

Lisa LeBlanc travaillait dans un bar de la ville de Miramichi qui s'appelait O'Donaghues. Petit hic, elle était mineure. « Il fallait que ma mère reste avec moi de 22h à 2h du matin pour être *legit*. Ma mère, c'était une *troopeuse*! »

Le tout premier festival de musique auquel Lisa LeBlanc a participé est La ChantEauFête de Charlevoix. Ensuite, elle a étudié à l'École de la chanson de Granby, où elle a écrit quelques pièces qu'on retrouve sur son premier album, en magasin mardi, dont *Câlisse-moi là*.

Vas-y jusqu'au boutte, finis-moi ça/Pis, câlisse-moi là/J'te bet

que t'es pa game/Trop peureux de voir que j'aimerais p't'être ça, y chante-t-elle.

Avec Lisa LeBlanc, vous aurez compris que nous sommes à l'opposé de Marie-Élaine Thibert et même loin d'Ingrid St-Pierre ou de Marie-Pierre Arthur. Mais si Lisa LeBlanc a la réputation de faire de la musique « *folk trash* », cette étiquette n'est pas à la hauteur de son talent.

Une poésie bien à elle

Oui, la jeune femme de 21 ans parle sans détour avec une poésie bien à elle (*On mangera du Kraft Dinner/C'est tout ce qu'on a besoin/J'ai le coeur qui a engraisé mais c'correct/De toute façon, y'était rendu trop maigre*). Mais ses textes servent autant des ballades prenantes (comme *Câlisse-moi là* et *Kraft Dinner* justement) que des pièces « hi-ha » au banjo. « L'album est plus rock que *root*, dit-elle. Je *front* à la guitare acoustique et au banjo, le *riff* est country, mais je ne voulais pas que l'arrangement aille là. C'était ça, le *challenge*. »

Depuis qu'elle a remporté le Festival de la chanson de Granby en 2010, Lisa LeBlanc a fait entre 100 et 150 spectacles. « En décembre 2010, j'ai passé un mois à Montréal pour *chiller*. Je cherchais un réalisateur et quelqu'un m'a



Lisa LeBlanc, jeune femme de 21 ans de Rosaireville, village acadien, parle sans détour avec une poésie bien à elle. Mais ses textes servent autant des ballades prenantes que des pièces « hi-ha » au banjo.

PHOTO FOURNIE PAR BONSOUND

demandé si j'avais pensé à Louis-Jean Cormier. J'avais entendu ce qu'il avait fait avec David Marin. Louis-Jean est super hybride, il s'adapte à tout. »

Lisa LeBlanc décide de tenter sa chance par courriel. « Il a dit oui. Louis-Jean est un réalisateur exceptionnel, il a des *criss* de bonnes idées, lance la jeune femme. J'arrivais avec des idées d'arrangements, pis on en jasait. »

La chanteuse ne voulait ajouter aucun effet à sa voix et « rien d'électrique sauf les guitares ». « Je ne voulais pas

de gadgets. J'avais quasiment l'air d'une pur-r-r-iste. »

Un aboutissement

Lisa LeBlanc sort son premier album mardi, mais c'est un aboutissement plutôt qu'un point de départ. « Ça fait quatre ans que je fais ça professionnellement. Je connais les réalités de la route. Je voulais faire un album pour dire que j'ai fait un album et donner quelque chose aux gens, mais moi, je fais des shows dans la vie. J'ai 21 ans, je veux juste voyager... Avec toute la promo, j'ai hâte de retourner dans mon char! »



COUNTRY-FOLK
LISA LEBLANC
LISA LEBLANC
BONSOUND

CIRQUE DU SOLEIL®

Amaluna™

MIS EN SCÈNE PAR DIANE PAULUS

PRÉSENTÉ PAR

Desjardins

PREMIÈRE MONDIALE

BILLETS EN VENTE MAINTENANT

cirquedusoleil.com/amaluna

DÈS LE 19 AVRIL

Vieux-Port de Montréal

REHAUSSEZ VOTRE EXPÉRIENCE ET VIVEZ UNE SOIRÉE VIP ROUGE™

COMMANDITAIRES OFFICIELS

INFINITI
Performance inspire

CGI

xerox

ROGERS

astral

PRESSE

PARTENAIRES MÉDIAS

ARTS MUSIQUE

DUMAS

Un disque de printemps

Après de multiples albums et plus de 10 ans de carrière, Dumas lance son disque le plus hop-la-vie, avec des accents de rock britannique totalement assumés.

ÉMILIE CÔTÉ

Dans les semaines précédant le lancement de son nouvel album *L'heure et l'endroit*, lundi dernier, Dumas espérait qu'il fasse beau. «C'est mon premier disque de printemps», dit-il.

Signe du destin? Disons que l'auteur-compositeur n'aurait pu souhaiter être mieux servi par la météo. Si Dumas parle d'un disque de printemps, c'est pour son côté «pop assumé», son approche plus «positive qu'introspective», avec un son direct et accrocheur axé sur les mélodies. «C'est un album qui va vers l'avant. Des chansons lumineuses dans l'attitude», résume-t-il.

Le musicien de 31 ans n'a pas arrêté depuis qu'il a remporté le Festival international de la chanson de Granby, en septembre 1999. Il a donné quelque 700 spectacles.

Traces, son plus récent «vrai» disque, est sorti en décembre 2009, ce qui marquait la fin du cycle d'une série de mini-albums. «Les EP, c'est un truc plus introspectif. Je les ai faits pas mal tout seul avec Louis Legault. J'avais le goût de me *regrounder*, de revenir à la base de la création de la musique», raconte Dumas. C'est bien dans le métier de se lancer sans filet. J'ai pas fait d'entrevues ni de promotion, mais j'ai le privilège d'avoir eu des gens qui m'ont suivi là-dedans.»



PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE

Avec *L'heure et l'endroit*, Dumas nous livre un album aux influences de rock britannique avec une touche groovy.

L'heure et l'endroit a des influences de rock britannique, avec une touche *groovy*. «Il y a beaucoup de piano», souligne Dumas, ce qui donne une touche Motown et «David Bowie» aux pièces.

Dumas parle également «d'un disque amitié», puisqu'il en cosigne la réa-

trio Marc-André Larocque (batterie), Alexandre Dumas (basse) et Jocelyn Tellier (guitare), le mot d'ordre de Dumas en studio allait avec le son plus pop et direct qu'il voulait donner à son album. «Au lieu de penser atmosphérique, je voulais qu'on pense rythmique», explique-t-il. Même

travaillé au studio de Louis Legault, à Saint-Henri.

Un amoureux de la musique

Dumas est un passionné de musique. Notre entrevue prend une tournure inattendue à cause d'un vinyle de l'étiquette Soul Jazz Records, qui traîne sur une table dans les bureaux de l'étiquette La Tribu. «Mon amour récent du soul s'est développé avec mon amour pour les vinyles», indique Dumas, habitué du magasin Beatnick. «La musique anglaise des années 60 est beaucoup influencée par le soul... The Who, les Rolling Stones», signale-t-il.

Autre coïncidence, Soul Jazz Records est situé à Londres, où Dumas a été photographié en mai dernier pour la pochette de *L'heure et l'endroit*.

Parlant de temps, Dumas ne se voit pas «nécessairement en avant» quand il songe au futur de sa carrière. «Écrire des chansons pour d'autres, j'aimerais ça. J'aime aussi le studio.» Plusieurs fois durant notre

entretien, il répétera qu'il est privilégié de faire son métier. «Je suis serein par rapport à ma carrière», dit Dumas, qui se réjouit au plus haut point de se produire pour la deuxième fois au Festival Osheaga à l'été. «Ça m'allume», dit-il. C'est une fierté de faire du rock en français comme je le voulais quand j'étais jeune.»

«C'est un album court de 35 minutes avec neuf chansons moins sombres. À l'âge que j'ai, j'avais besoin de faire un dernier disque en ligne directe avec les influences des musiques que j'aime, mais en français. Quand j'étais jeune, c'était un rêve de concilier les deux.»

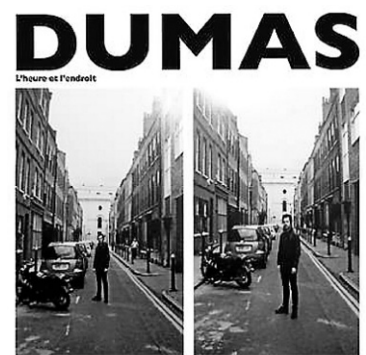
«*L'heure et l'endroit* est à l'opposé de ce projet-là, poursuit-il. C'est un album court de 35 minutes avec neuf chansons moins sombres. À l'âge que j'ai, j'avais besoin de faire un dernier disque en ligne directe avec les influences des musiques que j'aime, mais en français. Quand j'étais jeune, c'était un rêve de concilier les deux.»

lisation avec Louis Legault et Carl Bastien (il a retrouvé ce dernier plusieurs années après leur collaboration pour la bande originale du film *Les aimants*). «Carl est bon pour me ramener à mes devoirs. Quand on fait beaucoup de disques, c'est bon d'avoir des personnes de confiance qui nous guident.»

Accompagné de son *power*

chose pour les textes, figolés avec Bastien: «une écriture sans détour et précise avec de l'épuration».

C'est pourquoi il n'est plus resté grand-chose des 25 maquettes de chansons que Dumas avait au départ. Tout a été ramené à sa plus simple et plus efficace expression. «On a pratiquement tout réécrit», dit celui qui a une fois de plus



POP ROCK
DUMAS
L'HEURE ET L'ENDROIT
LA TRIBU

LES GRANDS EXPLORATEURS

SORTEZ VOIR LE MONDE 2011.2012

PARIS 3066 nm 5827 km

TOMBOUCTOU 4709 nm 7479 km

VENEZUELA 2659 nm 3820 km

INDE 7059 nm 11222km

LES MARQUISES 6383 nm 10211 km

INDOCHINE 18514 nm

ÉTATS-UNIS 6314 nm

ZÉLANDE 14522km

MONTRÉAL Salle Pierre-Mercure 27 mars au 1^{er} avril

LONGUEUIL Théâtre de la ville 9 au 15 avril

LAVAL Salle André-Mathieu 17 au 26 avril

NOUVELLE-ZÉLANDE

«PARADIS DES ANTIPODES»

AVEC SERGE OLIERO

LAVAL Salle André-Mathieu 20 au 29 mars

L'ASSOMPTION Théâtre Hector-Charland 6, 7 et 15 mai

MONTRÉAL Salle Pierre-Mercure 8 au 13 mai

Groupe Investors Services Financiers Groupe Investors Inc. Cabinet de services financiers

LA PRESSE

514 521.1002 1 800 558.1002

LesGrandsExplorateurs.com

ORCHESTRE METROPOLITAIN

YANNICK NEZET-SEGUIN

Desjardins

Partenaire en titre

ABONNEZ-VOUS

13

2012

À partir de 124 \$

orchestremetropolitain.com

514 598-0870

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des arts de Montréal

Conseil des arts du Canada

Canada Council for the Arts

Patrimoine canadien

Canadian Heritage

Montréal

LA PRESSE

MICHAEL KIWANUKA

Sur la vague

Vingt-quatre ans seulement, et déjà le monde qui s’ouvre à sa voix suave. Sans trop de mal : Michael Kiwanuka sent le *hit* à plein nez après le succès mondial de la nouvelle diva soul Adele, pour laquelle il a d’ailleurs assuré la première partie en tournée l’automne dernier.

PHILIPPE RENAUD
COLLABORATION SPÉCIALE

Au bon endroit, au bon moment, le jeune chanteur soul britannique était à Montréal cette semaine pour présenter son premier album *Home Again*. « En janvier 2011, je commençais à enregistrer les pièces de mon premier EP [lancé en avril dernier], et retournais en studio tout de suite après. Mon premier concert en formule duo, avec mon bassiste Peter, c’était il y a exactement un an. Et là, je me promène, l’Allemagne, Austin il y a quelques jours, Montréal aujourd’hui pour la première fois, pour le lancement de mon premier album. Je suis content : les gens semblent bien accueillir mon travail. » Ray-Ban sur le nez, caché du soleil devant les portes grandes ouvertes du Jello Bar par cette dernière journée d’avant-goût d’été, Kiwanuka affiche un air tempéré, prend avec un sourire contenu la mesure du chemin accompli depuis un an à peine. « Je joue

« La chanson d’amour est un mal nécessaire en musique. J’en écris, bien sûr, mais je m’efforce d’explorer d’autres thèmes. »

de la guitare depuis l’âge de 13 ans, compose depuis 16, et me consacre sérieusement à ce métier depuis que j’ai 20 ans. Ça semble faire longtemps, mais j’ai encore à m’y habituer », dit-il. Ce n’est pourtant que le début de ce qui a déjà l’allure d’une grande aventure : il a été nommé l’artiste le plus prometteur de 2012 par des membres du business britannique réunis annuellement par la BBC (comme Adele en 2008) et on le verra à l’affiche des grands rendez-vous musicaux de la planète jusqu’à l’automne. Au Festival de jazz, qui aurait été l’écrin parfait pour ce nouveau joyau de la soul contemporaine ? Non, c’est Osheaga qui a mis le grappin dessus. De vous à moi, ça fera changement d’entendre enfin une voix masculine prendre les ondes d’assaut avec du bon vieux soul. Kiwanuka est très conscient de l’intérêt renouvelé qu’on porte à la soul depuis l’émergence d’une certaine Amy Winehouse. « C’est une bonne chose de pouvoir compter sur les collègues, des contemporains qui, comme moi, font un peu la même musique. Il y a une vague, c’est sûr, et je suis heureux de pouvoir en profiter ». La musique afro-américaine, c’est le pain quotidien de ce jeune Britannique, né et élevé dans le nord de Londres, élevé avec son frère dans une famille modeste originaire de l’Ouganda. « Mes parents ne sont pas musiciens, mais ils nous encourageaient à pratiquer la musique en dehors de nos études », dit-il. La soul occupe une place unique dans le cœur des Britanniques depuis plus de 50 ans, depuis que les férus de Blue Eyed Soul, mode ayant pris racine à Manchester, vouait un véritable culte au son classique des Motown et Stax, jusque dans les années 80. « Mais il n’y a jamais vraiment eu de star black de la soul britannique, commentait-il. Personne de chez moi dont je pouvais m’inspirer – ce n’est pas pour rien que toutes mes idoles sont américaines. Des artistes qui jouent de la guitare et savent chanter la

soul », les Jimi Hendrix, Sly Stone ou encore Bill Withers – la première comparaison qui nous saute aux oreilles en entendant la première fois les chansons douces de Kiwanuka. « Aussi, les jeunes musiciens black d’Angleterre jouaient beaucoup d’autres styles musicaux. C’est un peu pour ça que, ado, j’écoutais plutôt la musique américaine des *seventies*. » Withers, comme son jeune adepte, c’est d’abord un timbre. Mûr, viril même dans ses nuances. Puis, un style de composition qui se fond dans la pop et le folk ; Kiwanuka a la voix un brin plus souple que celle de Withers, des compositions aussi pop, mais pourvu d’arrangements nettement plus légers et ondulants. « La chanson d’amour est un mal nécessaire en musique. J’en écris, bien sûr, mais je

m’efforce d’explorer d’autres thèmes », dit celui qui se destinait d’abord à devenir musicien de session avant d’être repéré par des chasseurs de talents de Communion Records (Mumford & Sons). Le diamant brut *Home Again*, par exemple, transporte l’auditeur jusque dans les rues de Londres. Ce qu’il n’aura pas l’occasion de faire souvent au courant de la prochaine année, croit-il : « Mes prochains mois seront très occupés, je vais visiter un tas de villes pour la première fois. J’ai hâte. »



SOUL
MICHAEL KIWANUKA
HOME AGAIN
UNIVERSAL



Michael Kiwanuka a été nommé l’artiste le plus prometteur de 2012 par des membres du business britannique réunis annuellement par la BBC.



17 JANVIER AU 3 FÉVRIER 2013
THÉÂTRE MAISONNEUVE



laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112



DOSSIER

MÉTROPOLES CULTURELLES

BERLIN

PAUVRE, MAIS SEXY

TROIS MÉTROPOLES CULTURELLES

Montréal s’est donné jusqu’en 2017 pour devenir une authentique métropole culturelle. En attendant, nous sommes allés enquêter à Berlin, Milan et Portland, trois villes comparables à Montréal sur les plans de la taille et de la population, voir comment la culture s’y portait. D’une ville à l’autre, nous avons découvert des scènes culturelles très différentes, mais qui avaient en commun, avec Montréal, un appétit pour la création et la créativité. Dernier constat: Montréal a peut-être encore deux ou trois choses à envier aux autres métropoles culturelles, mais plus pour très longtemps.



NATHALIE PETROWSKI
BERLIN

Berlin chante, compose, peint, performe, écrit, installe et crée. Berlin danse, au Ballet national, avec Sasha Waltz au Radialsystem V, au milieu de bunkers de fortune, dans des clubs qui ouvrent et ferment au gré des saisons, sur les terrains vagues le long de la rivière Spree, au Tanz im August Festival. Berlin danse, mais joue aussi avec le feu.

«Berlin est une ville euphorisée par la drogue, accro aux subventions, qui se dirige tout droit vers la catastrophe parce qu’ici, tout le monde accepte le chaos.» Ces paroles sont de Klaus Lemke, le mauvais garçon du cinéma indépendant. Bien qu’elles aient été rapportées par la presse en février, c’est à peine si Berlin les a entendues. Cause toujours, Klaus...

Pourtant, tous les acteurs et intervenants culturels rencontrés dans le cadre de ce reportage m’ont répété la même chose avec dans le regard à la fois un brin d’inquiétude et une lueur d’anticipation ravie. «Nous sommes comme des alcooliques qui refusent d’admettre leur alcoolisme. Nous n’avons plus d’argent, mais nous continuons à en dépenser comme des malades», m’a lancé Matthias Lilienthal, qui dirige le HAU, une des salles branchées les plus en vue de Berlin.

Pauvre, mais sexy

Berlin est à un tournant, c’est clair. Avec une dette publique de plus 60 milliards qui flambe 5 ou 6 millions d’euros en intérêts par jour, un taux de chômage autour de 12,7 % et 20 % de la population sur l’aide sociale, la ville frôle la faillite. Et pourtant, sa situation précaire la rend plus dynamique et créative que jamais avec

en prime une troisième place au classement des métropoles culturelles de l’Europe, après Londres et Paris.

Depuis la chute du mur en 1989 et grâce à la pluie féconde et abondante des subventions, Berlin est devenu la capitale mondiale de la danse contemporaine, de la performance, des arts visuels et de la musique classique et électro-acoustique. Tous les ans, neuf millions de touristes s’y précipitent, attirés par l’offre culturelle. Mieux encore: les artistes du monde entier se battent pour y vivre, séduits par l’ambiance bohème, l’énergie créative et la vie bon marché. Les autorités leur accordent même un visa spécial d’artiste, leur permettant d’y résider aussi longtemps qu’ils le veulent et d’avoir accès à un fonds annuel de 27 millions.

«Le fonds est ouvert à tous les artistes, sans égard à leur passeport. Un seul critère: leur projet doit être audacieux, innovateur et non commercial», me lance sans sourciller, un fonctionnaire de la chancellerie de la Culture de Berlin, qui consacre 500 millions d’euros par année à la culture. Somme à laquelle s’ajoutent annuellement 400 millions d’euros versés par le gouvernement fédéral.

En 2003, Klaus Wowereit, le maire ouvertement gai de Berlin, a eu cette phrase célèbre: Berlin est pauvre, mais sexy. L’expression a non seulement trouvé preneur sur les t-shirts, elle est aussi devenue la marque de commerce de la ville.

Va pour la ville pauvre et sexy, mais comment expliquer que, malgré le chômage et la fuite des capitaux et des industries, les opéras, les théâtres, les orchestres symphoniques et les salles de spectacles marchent à plein régime tous les soirs?

«Parce que Berlin compte 3,5 millions d’habitants et au moins 4,5 millions de dépenseurs de nouveauté, qui ne veulent pour rien au monde manquer la nouvelle affaire qui n’est pas encore née»,

blague Matthias Lilienthal. Plus sérieusement, le directeur du HAU ajoute: «Les Berlinoises se définissent par la culture. La culture, pour eux, c’est aussi naturel que l’air qu’ils respirent. C’est dans leur ADN.»

Chaque soir est un spectacle

Le metteur en scène Marius von Mayerburgh offre une autre explication. Auteur en résidence du Schaubühne, un théâtre semi-privé qui ressemble au TNM, il m’initie à l’étonnant système qui a cours au Schaubühne comme partout ailleurs. Le système est basé sur une rotation quotidienne. Si vous êtes à Berlin pour trois jours, vous pourrez ainsi assister à un opéra différent chaque soir au Komische ou avoir le choix entre un Brecht, un Shakespeare et une pièce de Sarah Kane, au Schaubühne, le tout interprété par la même troupe d’acteurs permanents.

«Nos acteurs jouent sept ou huit rôles différents par mois, dit l’homme de théâtre. Ça les garde en forme. Pour les touristes, c’est un système flexible qui offre plus de choix et pour les Berlinoises, quand ça fait trois ou quatre mois qu’ils entendent parler d’une pièce, le bouche à oreille finit par les rattraper.»

Diversité, flexibilité, abondance, la culture à Berlin est accessible partout et tout le temps. Mais il y a une autre raison qui explique la forte fréquentation culturelle: «Berlin a les loyers les moins chers d’Europe, avance Matthias Lilienthal. Quand ton loyer ne te coûte pas la peau des fesses, tu as de l’argent pour sortir et te cultiver, pas juste pour manger et dormir.»

Des loyers pas chers: c’est le nerf de la guerre, l’argument répété 100 fois par le milieu culturel et par Guillaume Coutu-Dumont, un musicien et DJ de l’électro pop et un des jumeaux de l’actrice Angèle Coutu. Âgé de 33 ans et père d’un jeune enfant, Guillaume est arrivé à Berlin en 2007, en même temps qu’une douzaine d’amis musiciens montréalais.



Aujourd'hui	Berlin explose
Samedi 31 mars	Milan: L'art autrement
Samedi 7 avril	Portland, la cool



Folkert Uhde
Cofondateur
de Radialsystem V

Sur le lot, seulement deux sont repartis depuis, dont son jumeau, Gabriel. Il me reçoit dans un appartement vaste et lumineux du quartier Kreuzeberg. Serge Gainsbourg joue en sourdine pendant qu'il prépare du thé.

«Le rythme de vie relax d'ici me rappelle Montréal, plaide-t-il. Les gens sont cool. Les rues sont grandes. Il y a de la place. On peut respirer. L'été, c'est tout vert. Bref, c'est un cadre de vie agréable et puis on est à une heure d'avion de n'importe quelle autre ville européenne. Pour la musique que je fais, c'est l'idéal. Sans compter que pour composer, je loue un grand studio éclairé qui me coûterait 10 fois plus cher ailleurs.»

Il y a cinq ans, en débarquant dans un Berlin en pleine réunification, ce qui a frappé le musicien montréalais, ce ne sont pas tant les grues qui griffaient le ciel et les cathédrales d'architecture contemporaine qui poussaient partout que le climat de grande liberté. Il me cite l'exemple d'amis italiens qui ont décidé de retaper un local abandonné pour y ouvrir un restaurant.

«Ils n'avaient pas de permis et pendant deux ans, personne n'est venu leur en demander, dit Guillaume. Berlin est la ville la plus libérale que je connaisse. Tu peux présenter un show, partir un bar, ouvrir une galerie où tu veux. À Paris, si tu veux organiser le moindre événement, il te faut 127 permis et trois toilettes chimiques. Les autorités d'ici n'infantilisent pas les gens et font confiance à leur sens des responsabilités.»

N'empêche. Parce qu'il veut que son fils aille à l'école en français et se frotte à ses racines québécoises, Guillaume prévoit revenir à Montréal dans trois ans. Mais il sait que quitter Berlin sera difficile.

«Berlin, aujourd'hui, c'est comme Paris dans les années 20, Londres dans les années 60 ou New York dans les années 70. Il n'y a aucune autre ville en ce moment qui bat l'effervescence, la vitalité et la créativité

de Berlin, lance la journaliste et critique Renate Klett, auteure d'un livre d'entretiens avec Robert Lepage. «Quand c'est rendu que des amis new-yorkais t'appellent pour te dire qu'ils viennent d'acheter un appartement à Berlin, c'est le signe qu'il se passe quelque chose», dit-elle avant de laisser tomber: «Le revers, c'est que depuis que tout le monde veut venir à Berlin, les loyers ont augmenté de 20 %, ce qui n'augure rien de bon pour l'avenir.»

De la controverse et des positions radicales

Thomas Oberender est le nouveau directeur du Bureau des festivals de Berlin — le Berliner Festspiele —, une instance fédérale créée il y a 60 ans qui réunit une douzaine de festivals de jazz, de théâtre, de musique classique et contemporaine, sans oublier la Berlinale du cinéma. Ce qu'il a souhaité en entrant en fonction en janvier? Plus de rentabilité pour les festivals? Non. Plus de controverse et de positions esthétiques radicales.

Je lui demande pourquoi, un mois plus tard dans son bureau. «Il ne peut y avoir de création sans controverse ni *clash* d'idées. La controverse est un puissant moteur qui empêche la culture de s'embourgeoiser. Ce que j'aime de Berlin, c'est le mélange de *glamour* et de *trash*, de haut et de bas de gamme. Ici, il n'y a pas de nouveaux riches comme à Munich. Ici, il y a encore beaucoup d'espaces libres, ouverts et fluides où tout est possible.»

La recherche du plan C

L'espace le plus ouvert et le plus fluide de Berlin est sans contredit le Radialsystem V, une ancienne usine de pompage, rénovée au coût de 10 millions d'euros par un investisseur privé. Cet espace pour les arts et

les idées, de 3000 mètres carrés, équipé de deux théâtres, trois studios et d'une superbe terrasse sur le Spree, a ouvert ses portes en 2006. Le succès a été fulgurant et instantané, et cela, malgré le fait qu'il s'agisse du seul lieu culturel non subventionné de Berlin.

«On a deux cœurs dans notre corps, raconte Folkert Uhde, un des cofondateurs. Un pour la business, l'autre pour la création pure. La rumeur, c'est que les gens viennent ici sans savoir ce qui est l'affiche, mais convaincus que ça sera intéressant.» Et ça marche! Chaque année, le Radialsystem V vend 40 000 billets pour 180 spectacles explorant des avenues non conventionnelles en musique, chant, danse et performance. «C'est vraiment une belle époque pour les arts à Berlin, mais le poids de la dette fait peur», dit Folkert Uhde.

En avril 2011, le Radialsystem V était l'hôte d'une grande séance de remue-ménages qui avait pour credo: «Capitalisez vos cellules grises, carburez avec la crise.» La centaine d'intervenants du réseau international des arts de la scène en sont venus à une conclusion étonnante: c'est parce que Berlin est en crise que la ville est aussi dynamique et créative. Depuis, les artistes de Berlin sont à la recherche d'un plan C pour maintenir ce fragile équilibre entre la création et la crise. Non seulement vont-ils finir par le trouver, mais ce plan C devrait inspirer bien des métropoles culturelles, y compris Montréal.

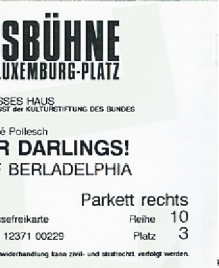


Radialsystem V

Ancienne usine de pompage, le Radialsystem V est l'espace culturel le plus ouvert de Berlin. Il a été rénové au coût de 10 millions d'euros par un investisseur privé.

IDÉES DE BERLIN

- 5 Exiger de l'audace et de l'innovation des créateurs.
- Ne pas avoir peur de la controverse et des positions esthétiques radicales.
- Accorder un visa spécial aux artistes étrangers qui veulent vivre et créer à Montréal.
- Garder bas les loyers des studios et des ateliers d'artiste.
- Encourager le mélange des disciplines artistiques.



ARTS MUSIQUE

LES LOST FINGERS

De Pigalle à Rouyn

Les Lost Fingers rappliquent avec leurs reprises de succès à la sauce manouche et, cette fois, ils mènent une double offensive, en sortant des albums en simultané en France et au Québec. Alors que *Gitan Kameleon* (réédition remaniée de *Gipsy Kameleon*, paru au Canada en 2010) paraît dans l’Hexagone, le trio établi à Québec nous présente *La marquise*, un album qui revisite les succès de la musique française des années 80.

JOSIANNE DESLOGES
LE SOLEIL

Au bout du fil, le guitariste Byron Mikaloff est intrissable sur le développement international des Lost Fingers. Leur changement d’étiquette en Europe – ils sont passés de Sony France (une branche liée à Tandem, leur maison de disques au Québec)   Wagram, qui s’occupe entre autres de Corneille, Bran Van 3000 et des Cowboys Fringants – lui donne beaucoup d’espoir.

« On a fait la France de bord en bord, on a joué cinq fois à Marseille, mais le nom de Lost Fingers reste *underground*, même s’il y a beaucoup d’intérêt des gens », expose-t-il, en soulignant que le groupe pourra maintenant compter sur les talents de Valérie Michelin



PHOTO PATRICE LAROCHE, LE SOLEIL

Les Lost Fingers ont troqué leurs habits roses contre des teintes plus sombres, mais ils arborent de nouveaux noeuds papillon en céramique, qui feront fureur aux Oscars l’an prochain, assure Byron Mikaloff (  gauche).

(Céline Dion, Francis Cabrel, Jean-Jacques Goldman). « Si ça ne marche pas en France

disques parus en France (*Joe le taxi* de Vanessa Paradis, *Voyage, voyage* de Desireless,

France, au Royaume-Uni, en Écosse et en Australie. Il ne serait toutefois pas impossible

« On a fait la France de bord en bord, on a joué cinq fois à Marseille, mais le nom de Lost Fingers reste *underground*, même s’il y a beaucoup d’intérêt des gens. »
— Byron Mikaloff

cette fois-là, il y a vraiment un problème », de dire le musicien qui a grandi en Colombie-Britannique.

La France des années 80
La marquise regroupe en fait les bonus de leurs

Les bêtises de Sabine Paturel, entre autres) et la moitié des nouvelles pièces de *Gitan Kameleon*. Outre un clin d’œil québécois (1990, de Jean Leloup), un *hit* belge (*Alors on danse*, de Stromae) et une pièce des années 30 (*Qu’est-ce qu’on attend pour être heureux?*, de Ray Ventura), le disque se concentre sur des succès des années 80 en France. Bashung, Niagara et Noir Désir se taillent une place parmi les tubes plus pop.

Et qu’on ne s’inquiète pas des pièces de *Gitan Kameleon* encore inédites ici, dont une collaboration avec le guitariste jazz Andreas Oberg: « On va les avoir pour un autre album après, ça va revenir », assure Mikaloff.

Cette année, outre une trentaine de dates en Ontario et une dizaine au Québec, Alex Morissette (contrebasse, chœur), Christian Roberge (voix, guitare) et Mikaloff feront des spectacles en Espagne, en Turquie, en

de les voir près de chez vous l’été prochain, puis qu’ils sont disponibles pour les festivals « les deux premières semaines de juillet », mentionne Mikaloff.

Chose certaine, ils seront au Festival des guitares du monde en Abitibi-Témiscamingue, au début juin, aux côtés, entre autres, d’Angelo Debarre et de John Jorgensen (Elton John, Johnny Cash). « Un genre de *Saturday Night in San Francisco*, mais à Rouyn-Noranda », rigole-t-il.

Kitsch et universel

D’un pays à l’autre, les Lost Fingers n’ont pas trop à adapter leur répertoire, semble-t-il. Byron Mikaloff raconte avec animation comment, à sa grande surprise, le groupe s’est fait demander *Sunglasses at Night* (Corey Hart)   Istanbul. Le touski franco, anglo, années 80 et manouche poss derait un attrait universel. Comme le kitsch. « *Cargo de nuit* d’Axel

Bauer, la vidéo est qu taine à mort, mais c’est une de mes préférées sur l’album », indique le guitariste. « On rit, mais on les respecte aussi. On essaie de les transformer le mieux possible. C’est dur à faire, mais on est rendus bons là-dedans. »

Le groupe voit même ses reprises « reprises » par d’autres groupes de jazz ou de musiques du monde. «  a montre qu’il reste quelque chose de nos versions », croit Mikaloff, en ajoutant: « Je m’étais promis de ne jamais être dans un *band* qui fait des *covers* identiques. »

Le projet d’album de hard rock et de métal, dont ils parlaient depuis plus d’un an, est mis de côté pour l’instant. « On a quelque chose de plus intéressant peut-être, on est en train de regarder ça. Peut-être qu’on fera ça, peut-être un disque de *one-hit wonders*. » Et pourquoi pas des chansons originales? Le guitariste ne dit pas non. « Je n’ai juste pas encore trouvé le concept pour pouvoir dire que les Lost Fingers font leurs propres tonnes. Je rêve de travailler avec un producteur comme Mark Ronson, qui a fait les albums d’Amy Winehouse, pour faire quelque chose de swing. Si un jour, on fait nos propres tonnes, ce serait à ce niveau-là. »

Pour ceux qui suivent les audaces vestimentaires des Lost Fingers, sachez que le groupe s’est fait faire un modèle de nœud papillon exclusif de la maison italienne Cor sine labe doli. Faits en céramique jaune, les accessoires tendance (« L’année prochaine, c’est sûr que tous les gars vont avoir  a aux Oscars », assure Byron Mikaloff) iront avec leurs nouveaux complets brun, beige et blanc.

Trois chansons commentées par Byron Mikaloff sur lapresse.ca



JAZZ MANOUCHE
LOST FINGERS
LA MARQUISE
TANDEM

B.B. KING

SUPPLÉMENTAIRE LE 30 MAI !

COMPL T !
29 et 30 mai 2012 • 20 h Salle Wilfrid-Pelletier, PdA

PAUL MERCS CONCERTS
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112
montrealjazzfest.com

info jazz 514 871-1881 185jazzfest montrealjazzfest.com

UNE SOIRÉE ACCOUSTIQUE AVEC
BEN HARPER
  LA MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

1  OCTOBRE 2012
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

info jazz 514 871-1881 185jazzfest montrealjazzfest.com

TOMÁS JENSEN

Hommage à un grand

Tomás Jensen a troqué son côté militant et mordant contre la douceur de la bossa-nova le temps d'un CD. Le chanteur d'origine argentine y rend hommage à la supervedette brésilienne Caetano Veloso, en attendant un disque solo prévu à l'automne.

JOSÉE LAPOINTE

Tomás Jensen adore la musique brésilienne, sa préférée parce que ceux qui la fabriquent sont «très forts, toujours à l'avant-garde». Et pour lui, Caetano Veloso n'est rien de moins qu'un grand. «J'admire l'homme, sa démarche, ses chansons. Il a été un des premiers à métisser sa musique aux influences extérieures, dès la fin des années 70.»

Sur *Face A Face B*, Tomás Jensen a choisi six chansons – cinq de Caetano Veloso, une de son fils Moreno – et a fait deux versions de chacune: une acoustique et une

remixées parlent de mon présent, de ce que j'ai envie de travailler maintenant.»

Exigeant

Né en Argentine, burlingueur qui a voyagé en Amérique latine, vécu en France et atterri au Québec à la fin des années 90, Tomás Jensen est un peu notre Manu Chao, qui a fait vibrer en français son rock latino avec les Faux-Monnayeurs, puis en espagnol avec Hombre. Il a cependant évacué son ton revendicateur sur *Face A Face B*, et sa voix y est parfois méconnaissable tellement il la fait grimper dans les hauteurs. «Ce n'est pas facile, mais depuis que j'ai arrêté de fumer, j'y arrive mieux!»

En fait, sous ses allures simples «qui semblent couler de source», la bossa-nova est un genre extrêmement complexe, souligne-t-il. «Les accords, les mélodies, les harmonies, il n'y a jamais rien d'évident. En folk ou en blues par exemple, il y a souvent des suites logiques d'accords. En bossa-nova, jamais. C'est toujours une nouvelle pièce qu'on apprend, qui ne ressemble à aucune autre.» La technique de guitare est donc très exigeante. «On remarque tout de suite les guitaristes qui l'ont, et ceux qui ne l'ont pas!»

Tomás Jensen l'avoue: le but premier de ce disque est de faire connaître Caetano Veloso. «Et j'espère que ceux qui le connaissent déjà vont aimer mes versions remixées, qu'ils ne verront pas ça comme un sacrilège! C'est peut-être une contradiction, mais même si j'aime la tradition, je suis pour qu'on se permette de franchir les frontières.»

Pour lui, ses versions électro sont un ultime salut à un artiste qui n'a jamais eu peur de déconstruire ses propres chansons, de les transformer

«On ne se rend pas compte à quel point un arrangement peut changer une chanson.»

— Tomás Jensen

électro. «J'ai fait ça surtout pour m'amuser, pour jeter un regard différent sur des classiques, leur donner une autre perspective. On ne se rend pas compte à quel point un arrangement peut changer une chanson.»

Tomás Jensen affirme que ce disque «quasi expérimental» et sans budget, fabriqué tout seul en attendant d'avoir assez de chansons pour son album solo, est peut-être son plus personnel. «Parce que la bossa-nova m'accompagne depuis que je suis tout jeune. J'avais 19 ans quand j'ai découvert Caetano Veloso, et j'ai toujours joué ses chansons. C'est une musique qui m'habite depuis toujours et qui parle de ce que je suis. En même temps, les versions



PHOTO OLIVIER PONTBRIAND, LA PRESSE

Tomás Jensen espère que les inconditionnels de Caetano Veloso sauront apprécier les versions remixées de ses pièces.

et d'en modifier les interprétations. «Est-ce qu'il aimerait ce disque? Je ne sais pas... C'est sûr que j'aimerais qu'il l'entende en tout cas. Mais je sais qu'il est perfectionniste, et que mon disque est perfectible.»

Au cours des prochains mois, le chanteur donnera des spectacles avec les chansons de Caetano Veloso – on espère le voir au Festival de jazz. Il compte également continuer ses démarches pour faire connaître Hombre en Amérique latine et travaille

sur son prochain album solo, qui devrait être moins revendicateur que les précédents. «Je pense que je suis apaisé. J'ai toujours écrit des chansons d'amour, mais je ne les assumais pas. Maintenant oui. Comme Caetano Veloso d'ailleurs, qui a fait les trucs les plus quêtaines qui soient, mais aussi des chansons très engagées. On peut être les deux à la fois.»

Tomás Jensen sera en spectacle à l'Upstairs le 28 mars à 19 h et à 21 h 45.



BOSSA NOVA
TOMÁS JENSEN
FACE A FACE B (DISQUES L.ABE)



Benoît Brière
dans
Le boss est mort

DERNIÈRES représentations à Montréal!
Du 28 au 31 mars 2012

TIRÉ DE L'ŒUVRE D' **Yvon Deschamps**
MISE EN SCÈNE **Dominic Champagne**

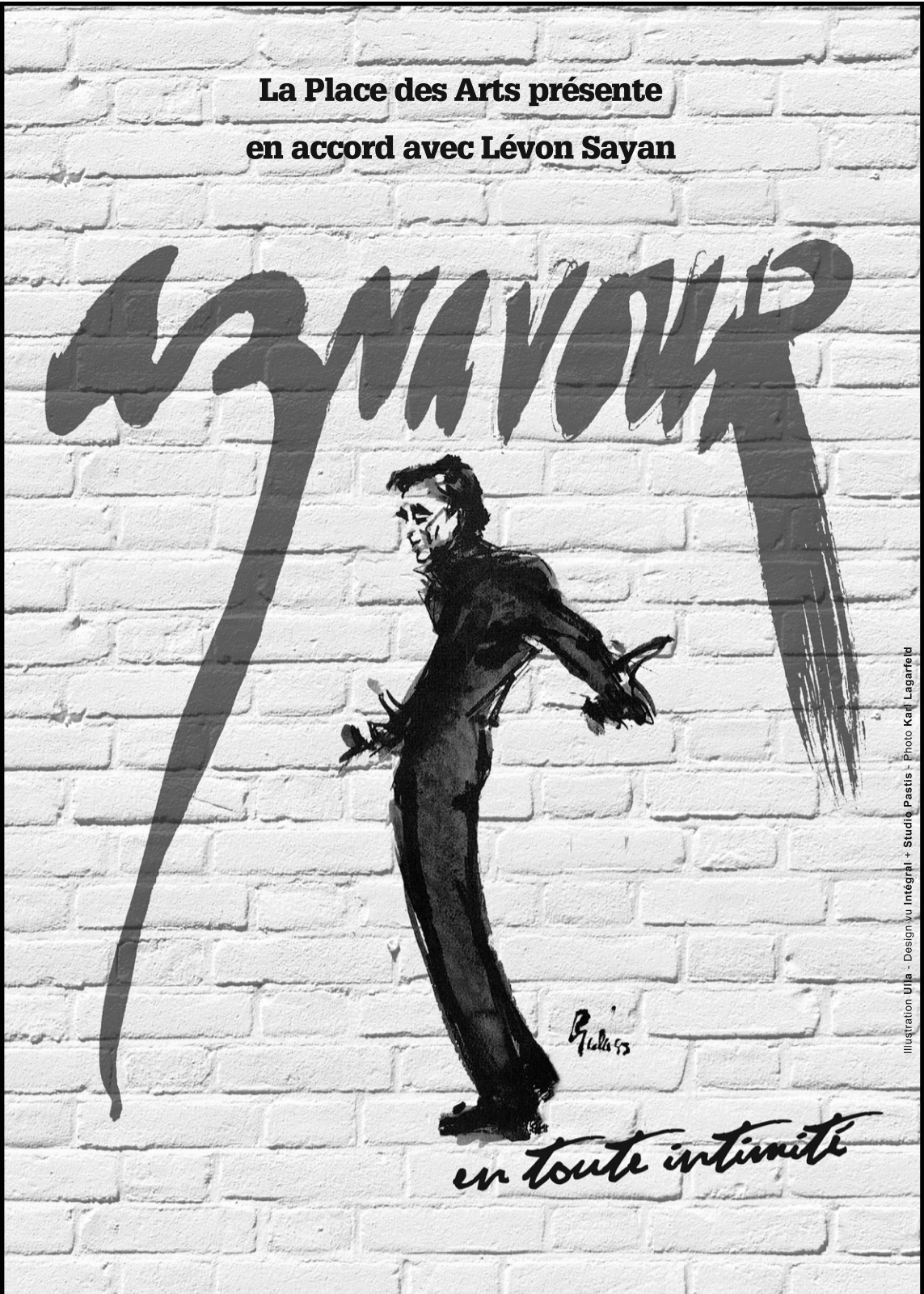
« **Drôle ! Touchant ! Fabuleux !** »
Francine Grimaldi – Radio-Canada

« **Admirable Brière.** »
Claude Deschênes – Radio-Canada

monumentnational
Billetterie: (514) 871-2224 | (514) 790-1245
(sans frais) 1-866-844-2172 | www.admission.com

UNE CO-PRODUCTION DES PRODUCTIONS POURQUOI LE BOSS INC. ET DU THÉÂTRE IL VA SANS DIRE
Lebossesmort.com

La Place des Arts présente
en accord avec Lévon Sayan



À la Maison symphonique !

Du 10 au 14 avril 2012

Mercedes-Benz rythme 105.7 LA PRESSE  **laplacedesarts.com**
514 842 2112 / 1 866 842 2112

ARTS

STÉRÉO

LE DISQUE DE LA SEMAINE

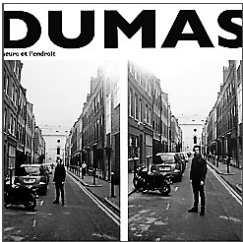


FOLK
AVEC PAS D’CASQUE
ASTRONOMIE
★★★★
GROSSE BOÎTE

Aux étoiles

Une fois de plus, c’est la poésie d’Avec pas d’casque qui nous gagne. La pointe d’humour spirituel livré dans cette langue du quotidien qui rend la voix du cinéaste d’*En terrains connus* et guitariste-chanteur Stéphane Lafleur si proche de nous. Plus encore que sur les précédents albums qui jouaient souvent sur le ton de l’absurdité, les textes d’*Astronomie* sont franchement réussis et poursuivent le travail d’épuration lyrique de notre répertoire chansonnier amorcé en 2006 avec *Trois chaudières de sang*. Ce qui a changé, c’est l’emballage des rimes, avec le coup de main d’un quatrième musicien (Mathieu Charbonneau, aperçu avec Timber Timbre et The Luyas). Ainsi, le folk et le country langoureux d’Avec pas d’casque a pris des couleurs en s’affranchissant de sa démarche lo-fi. Le nouveau quatuor propose des arrangements beaucoup plus soignés qu’auparavant, des rythmes plus variés (le tempo de *La Journée qui s’en vient est flambant neuve* donne envie de faire de la route) et des guitares qui regardent vers le ciel étoilé. Cet *Astronomie* bref (neuf chansons seulement) est plein de surprises et sans faiblesse.

— Philippe Renaud, collaboration spéciale
À télécharger : *Défrichage*, *Talent*



POP-ROCK
DUMAS
L’ENDROIT
ET L’HEURE
★★★★
LA TRIBU / SÉLECT

Perdu en studio ?

Dumas suit une voie qui lui est propre, en particulier depuis qu’il s’est terré en studio pour composer la matière de cinq albums publiés entre septembre 2008 et décembre 2009. Sa réclusion a eu un double effet: elle l’a entouré d’un voile de mystère et a raffermi ses talents d’arrangeur et de réalisateur. Trois ans après la fin de cette expérience, son univers chansonnier semble de plus en plus se réduire à ses qualités de gars de studio. *L’endroit et l’heure* est irréprochable sur le plan de la production. Dumas amalgame styles, époques, sonorités et ambiances avec une aisance remarquable. Combinée à son sens de la mélodie ou du refrain accrocheur, cette qualité fait presque oublier qu’en peaufinant le contenant, il en oublie le contenu. Ses textes, minimaux et évasis, misent notamment sur des thèmes éculés que Dumas lui-même ressasse depuis longtemps déjà : la fuite, le temps, la route... Ainsi, tout en donnant la mesure de ce qu’il sait faire de mieux, ce neuvième album de chansons originales depuis 2001 montre aussi combien ce créateur encore jeune a du mal à se renouveler et à pondre des chansons véritablement marquantes.

— Alexandre Vigneault
À télécharger : *L’heure et l’endroit*



COUNTRY-FOLK
LISA LEBLANC
LISA LEBLANC
★★★★ 1/2
BONSOUND

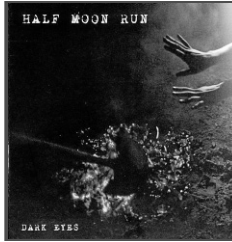
Du trash sensible

Avec son ton de voix d’Acadienne qui roule ses «r», Lisa LeBlanc a plus qu’un charme rustique. Elle a la réputation de faire du *folk-trash*, mais sa voix est capable de beaucoup de délicatesse et de sensibilité, même si elle chante : *Câlisse-moi là*. Lisa LeBlanc a beaucoup tourné depuis qu’elle a remporté le Festival de la chanson de Granby en 2010. Si elle est associée à Bernard Adamus, c’est à Louis-Jean Cormier qu’elle a demandé de réaliser son premier disque. Ses compositions sont accrocheuses, les arrangements country-folk-rock riches et entraînants et que dire des paroles qui sont hautement défoulatoires pour une femme. « Chus rendue plate à mourir/J’sors pas de mon lit sauf pour me faire à manger pis aller pisser/J’ai pas de chat, j’ai pas de char, j’ai pas de chum », chante Lisa LeBlanc sur le premier extrait, *Cerveau ramolli*. La force du premier album de l’auteure-compositrice-interprète est le mélange de pièces de style chansonnier festives au banjo (*Y fait chaud*, *Aujourd’hui, ma vie c’est d’la mardo*) et de véritables chansons aux mélodies et arrangements prenants, comme *Lignes d’Hydro* et *Avoir su*. (En magasin mardi)

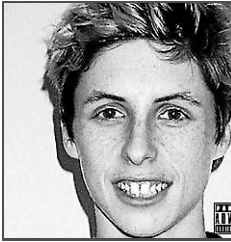
— Émilie Côté
À télécharger : *Lignes d’Hydro*



R’N’B/JAZZ
ESPERANZA SPALDING
RADIO MUSIC SOCIETY
★★ 1/2
HEADS UP



FOLK-ROCK
HALF MOON RUN
MOON RUN
DARK EYES
★★★★ 1/2
INDICA



HIP HOP
ODD FUTURE
THE OF TAPE, VOL.2
★★★★
COLUMBIA



JEUNESSE
ARTHUR L’AVENTURIER
L’ŒIL DE CRISTAL
★★★★
GREGG MUSIQUE

Excès en tout genre

On était heureux de voir Esperanza Spalding obtenir le Grammy de la Révélation de l’année en 2011. D’une part parce qu’elle l’avait ravi à Justin Bieber, de l’autre parce qu’elle le méritait. C’est qu’elle est douée, la petite chanteuse et contrebassiste, maîtrisant tout autant sa voix agile que son instrument. Or maintenant que les projecteurs sont rivés sur elle, la musicienne arrive avec un album aussi ambitieux qu’échevelé. Laissant de côté les titres instrumentaux, Spalding s’intéresse au r’n’b et au funk sans délaisser le jazz. L’approche est pertinente, or elle semble vouloir en mettre plein la vue et, du coup, son matériel devient inutilement chargé et mal développé : les arrangements sont touffus au point d’en être suffoquants, tandis que les pièces sont trop souvent complexes, à en être froides. Ni la présence du réalisateur Q-Tip, ni celle d’invités de renom, dont Joe Lovano et Jack DeJohnette, ne permet à ce *Radio Music Society* de prendre son plein envol. Bieber doit rire dans sa barbe naissante...

— Nicolas Houle, *Le Soleil*
À télécharger : *Cinnamon Tree*

Beauté vocale

Jeune trio montréalais d’adoption, Half Moon Run fut la révélation de la dernière présentation de M pour Montréal. Le magazine britannique *NME*, les *Inrocks* et le webzine *Brooklyn Vegan* ont vanté la beauté de sa musique folk-rock aux arrangements riches et aux envolées vocales prenantes. Half Moon Run a également attiré l’attention de la planète rock, la semaine dernière, à Austin, au Festival South by Southwest (SXSW). Encore une fois, c’est un produit musical *made in Montreal* d’une grande qualité. Des titres comme *Full Circle* et *She Wants To Know* donne des frissons dès la première écoute. Sur des titres comme *Need It* et *21 Gun Salute*, la référence à Radiohead est toutefois trop évidente, sans que cela vienne amoindrir notre plaisir pour autant. À l’inverse, la groove aux claviers de *Judgement* et les effets électroniques de *Drug You* donnent des changements de ton intéressants à l’album. Le spectacle-lancement de *Dark Eyes* aura lieu le 2 avril à la Sala Rossa.

— Émilie Côté
À télécharger : *Full Circle*

Rap de transition

Le collectif hip hop californien Odd Future (ou OFWGKTA) est habile pour soutenir la hype. Créé en 2007, mais « découvert » au cours de la dernière année et demie, il nous a démontré être capable du meilleur (l’album de Frank Ocean), du moins bon (le premier album solo du leader Tyler, *The Creator*) et de l’ordinaire, nommément le premier *The OF Tape*. Arrive ce deuxième volume très attendu, d’abord pour mesurer l’évolution du groupe, ensuite pour constater le retour du meilleur MC de la tribu, Earl Sweatshirt, qui ne fait qu’une brève apparition sur le morceau de groupe Oldie qui clôt ce disque trop long (18 titres, 63 minutes). Odd Future a préféré consolider ses acquis plutôt que d’explorer d’autres moyens de repousser les frontières du genre. On ramène les rythmiques électro lugubres et minimalistes, les textes sont toujours aussi tordus, sinon un tantinet moins provoc’ que ce que Tyler nous proposait en solo. Plusieurs bons flashes noyés dans du remplissage, en somme. On retourne vite écouter Lil B, A\$AP Rocky et Alacair Ensemble, pas mal plus *trippants*.

— Philippe Renaud, collaboration spéciale
À télécharger : *Rella*, *Snow White*

Joyeux explorateur

Arthur L’Aventurier n’a pas fini d’explorer le Québec, sa faune et sa flore. Amateur de plein d’air, il se promène du parc des Hautes-Gorges de-la-Rivière-Malbaie jusqu’au Nouveau-Québec, au lac cratère Pinguatit, surnommé L’œil de cristal. En 12 chansons très rythmées, le chanteur fait part avec entrain de ses observations et de l’importance de respecter la nature. Rien de nouveau donc du côté d’Arthur, qui se fait aussi un peu prêchi-prêcha sur *Conversation de la conservation* et *L’eau de la vie* — il a beau avoir un message à passer, un peu de subtilité ne ferait pas de tort. Arthur est au mieux lorsqu’il consacre une chanson à un animal et à son mode de vie: ratons-laveurs, hiboux, loups marins, castors, son bestiaire est bien rempli, le tout chanté sur des airs de boogie-woogie, de rap ou de rock. À défaut d’avoir une grande voix, notre explorateur dégage un enthousiasme contagieux, mais qui finit par avoir l’air exagéré — c’est évident surtout sur le DVD qui reprend les chansons du disque, entrecoupées de sketches. On l’aime bien malgré tout, les petits garçons aussi, qui ont trouvé en lui un modèle positif, mais Arthur et son interprète François Tremblay devraient peut-être songer à se renouveler un peu.

— Josée Lapointe
À télécharger : *Le hibou*



rythme
Montréal

105.7

La
MUSIQUE
de vos weekends!

Ça me fait du bien !

f t
rythmefm.com

Une station **COGECO** Diffusion

MADONNA / MDNA

À moitié bon



MDNA, 12^e album de Madonna en carrière, sort lundi. Dans son ensemble, sa nouvelle musique est au goût du jour avec des sonorités électroniques plutôt sombres par rapport aux extraits déjà lancés. Mais mis à part les titres fort réussis de la deuxième moitié de l'album, MDNA est un peu décevant. La Madone nous a habitués par le passé à davantage d'avant-gardisme et à une direction artistique plus cohérente. Voici la critique chanson par chanson de la version « non deluxe » de MDNA, album où la star a retrouvé son réalisateur complice, William Orbit.

ÉMILIE CÔTÉ

GIRL GONE WILD

L'album s'amorce avec une prière, où Madonna dit (traduction) : « Ô mon Dieu, je suis profondément désolée de vous avoir offensé. Et je déteste tous mes péchés, car je redoute la perte du paradis et la souffrance de l'enfer. Mais plus que tout, parce que je vous aime et je veux désespérément être bonne. » Paradoxe, puisque l'album s'ouvre avec *Girl Gone Wild*, deuxième extrait de MDNA, un tube euro-dance efficace, qui joue déjà en boucle sur les ondes des radios.

GANG BANG

Le paradoxe se poursuit avec le titre de la deuxième pièce, *Gang Bang*. C'est toutefois un morceau solide, avec des arrangements noirs qui donnent l'effet d'une course contre la montre. Madonna récite et chuchote des paroles tortueuses, où elle en veut beaucoup à son ex-amoureux.

I'M ADDICTED

Les péchés et les confidences d'une Madonna vulnérable se poursuivent avec *I'm Addicted*, autre titre dansant introspectif aux rythmes entraînants.

TURN UP THE RADIO

Une note d'espoir suit avec *Turn Up the Radio*, titre où la sensibilité de la chanteuse est toujours latente, mais où les arrangements et la mélodie donnent l'effet de voir le bout du tunnel.

GIVE ME ALL YOUR LUVIN'

(feat. Nicki Minaj & M.I.A.)

À moins d'avoir raté le Super Bowl et de ne jamais avoir écouté la radio, vous avez entendu au moins une fois *Give Me All Your Luvin'*. C'est le titre hop-la-vie et « fille » de MDNA, avec la participation des colorées Nicki Minaj et M.I.A.

SOME GIRLS

Madonna n'est pas une femme comme les autres. *Some girls are not like me/I'd never wanna be like some girls*. On le savait déjà, merci.

SUPERSTAR

Pièce au refrain sucré et racoleur. « Ooh la la, you're a superstar... » Un titre très faible de MDNA.

I DON'T GIVE A

(feat Nicki Minaj)

Titre aux rythmes électro-rap d'inspiration *Carmina Burana* où Madonna, accompagnée de Nicki Minaj, s'en prend à son ex, Guy Ritchie. *I tried to be a good girl/I tried to be your wife/I diminished myself/And I swallowed my light/I tried to become all/That you expect of me/And if I was a failure/I don't give A*.

I'M A SINNER

Enfin un titre qui nous amène ailleurs musicalement, à mi-chemin entre les chansons de *Ray of Light* et *Beautiful Stranger* (pour vrai).

LOVE SPENT

Du banjo mêlé à de l'électro ? C'est possible et, avec *Love Spent*, c'est même réussi. Belle pièce pop et créative.

MASTERPIECE

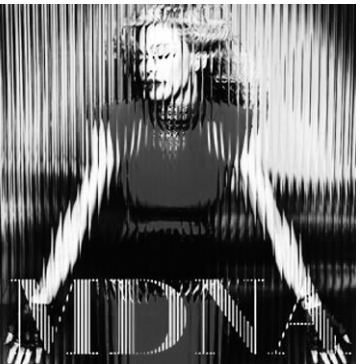
C'est la ballade romantique et gipsy de l'album et la chanson de son film *W.E.* Mignon, sans plus.

FALLING FREE

L'un des titres les plus réussis de MDNA. Une pièce vraie au rythme vaporeux, où Madonna chante qu'elle est *free to fail*.

Conclusion ? Certains titres de la version « deluxe » de l'album sont en continuité avec les pièces *mid-tempo*, plus à fleur de peau de la deuxième moitié de MDNA. Mais pourquoi Madonna n'a-t-elle pas donné cette tangente artistique à tout son disque ? Pourquoi les titres euro-dance sans saveur du début ? Pourquoi dire qu'elle se fout de ce que les autres pensent, avant d'affirmer qu'elle est une femme qui a beaucoup vécu et qui accepte ses torts ?

Madonna est Madonna. Elle n'a pas besoin de se mettre au goût du jour. Même à 53 ans.



POP
MADONNA
MDNA
★★★
INTERSCOPE/LIVE NATION

**PRÉSENTE**

ANGÈLE DUBEAU & LA PIETÀ
CONCERT 15^e ANNIVERSAIRE
CONCERTOS PER ARCHI
Vivaldi • Holst • Glass • Lipsky • Rota





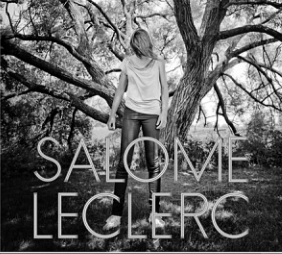
Mercredi 18 avril 2012 à 20h
Salle Bourgie › Musée des beaux-arts de Montréal
Billets en vente maintenant **514 285-2000 #4**
15% de rabais aux VIP du Musée



www.angedubeau.com
ANALEKTA.COM



SALOMÉ LECLERC
EN SPECTACLE
LE 5 AVRIL AU NATIONAL
1220 STE-CATHERINE EST | MÉTRO BEAUDRY

**SALOMÉ LECLERC**
SOUS LES ARBRES
EN VENTE PARTOUT

BILLET EN VENTE MAINTENANT
ADMISSION.COM | (514) 790-1245
salomeleclerc.com



**ALAIN LEFÈVRE**
KENT NAGANO
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
RACHMANINOV
CONCERTO N° 4 (1926)
SCRIABINE
PROMÉTÉE

ALAIN LEFÈVRE
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
KENT NAGANO
PREMIÈRE COLLABORATION
SUR ALBUM ENTRE ALAIN LEFÈVRE
ET KENT NAGANO



 Disponible sur
iTunes

ARTS THÉÂTRE

MARC BÉLAND / *Les bonnes*

La vérité si je mens

Après avoir monté *Hamlet* au TNM, puis joué dans *HA ha! ...* de Réjean Ducharme, Marc Béland remet sa casquette de metteur en scène pour la création des *Bonnes*, de Jean Genet. Un huis clos qui se sert du théâtre pour nous montrer toute la misère de deux femmes emprisonnées dans leur condition.

JEAN SIAG

C'est son amie Markita Boies qui lui a proposé de monter la pièce de Jean Genet, écrite en 1947. Après l'avoir lue, Marc Béland a tout de suite embarqué dans le projet de la comédienne. « L'écriture de Genet a un pouvoir d'évocation extraordinaire, explique le comédien et metteur en scène. C'est une écriture concise et vibratoire, qui nous plonge rapidement dans sa quête d'absolu à lui. Par la fiction, il réussit à exprimer toute sa sensibilité. C'est cette sensibilité qui m'a happé chez Jean Genet. »

Les bonnes en question sont deux sœurs, Claire et Solange. Au service de « Madame » depuis des années. En l'absence de leur patronne, ces deux filles « fanées », comme le précise Jean Genet, s'adonnent à des jeux de rôles, enfilant même les robes de Madame. Claire, la cadette, joue le rôle de sa maîtresse, tandis que sa sœur aînée, Solange, joue le rôle de Claire. Ce petit jeu cathartique fait ressortir toute la haine et la fascination que les bonnes nourrissent à l'endroit de Madame, mais aussi la haine

réussissent, par la fiction, à se débarrasser de Madame. À la tuer. Ce qu'elles sont incapables de faire dans la réalité. Leur condition de bonnes les avale complètement. Mais toute cette colère se retourne contre elles. Parce qu'elles sont incapables d'affronter madame, de transgresser cette hiérarchie très puissante dont elles sont les victimes. »

L'histoire de ces bonnes, on le devine, va mal se terminer. Dans l'expression de cette colère liée à sa condition, Claire se révoltera en écrivant des lettres anonymes qui incrimineront « Monsieur », l'amoureux de Madame, accusé de vol. Mais Monsieur est libéré sous condition et la crainte d'une enquête qui mènerait la police jusqu'à elle, lui fait perdre la tête... Le jeu de rôles des sœurs, formidable évocation du pouvoir du théâtre, reprendra après le départ de Madame, concluant de façon dramatique le huis clos.

Dans ses notes au metteur en scène, pompeusement intitulées « Comment jouer *Les bonnes* », Jean Genet insiste: « Il ne s'agit pas d'un plaidoyer sur le sort des domestiques. Je suppose qu'il existe

« Les bonnes existent seulement si Madame existe. Elles n'existent pas sans leur bourreau. Les bonnes sont aussi des bourreaux, mais entre elles. »

qui existe entre elles. Juste avant le retour de Madame, Solange (dans le rôle de Claire), s'apprête même à la tuer... « C'est moi que tu vises à travers Madame! » lui lance sa sœur.

Markita Boies et Lise Roy interpréteront les deux bonnes. « Elles sont plus jeunes que Madame, mais le fait qu'elles soient plus mûres renforce leur impuissance à affronter Madame, dit Marc Béland. Ce sont deux personnages qui

un syndicat des gens de maison – cela ne nous regarde pas. » De quoi s'agit-il alors? « C'est une fable qui traite du rapport bourreau-victime, répond Marc Béland. Les bonnes existent seulement si Madame existe. Elles n'existent pas sans leur bourreau. Les bonnes sont aussi des bourreaux, mais entre elles. Ce qui m'est apparu le plus intéressant, c'est qu'à travers la fiction, elles réussissent à s'exalter, à exister. Quand



PHOTO FOURNIE PAR LE THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Bien que l'univers des « bonnes » soit moins lourd de sens au Québec, Marc Béland espère que les gens y verront « le rapport d'aliénation qu'on peut avoir face aux gens de pouvoir » et qu'ils ressentiront « la souffrance humaine » que décrit Jean Genet.

Claire devient Madame, ça lui permet de régler des choses avec sa sœur. »

Madame sera interprétée par Louise Turcot. « Madame n'est pas tout à fait un monstre. C'est aussi ça qui est intéressant, indique Marc Béland. Elle a des attentions condescendantes pour elles. Il y a une ignorance de leur vie. Elle leur dit: "Vous avez de la chance d'être seules au monde. L'humilité de votre condition vous épargne quels

malheurs!" Mais je ne veux pas qu'elle soit vue comme un bourreau. C'est le rapport hiérarchique qui les étouffe que je veux faire ressortir. »

La lecture des *Bonnes* jette un éclairage intéressant sur son auteur, écorché vif né de père inconnu, abandonné par sa mère à l'âge de 7 mois, puis placé dans une maison de correction à l'âge de 10 ans après avoir commis un vol. Plusieurs commentateurs évoquent d'ailleurs la quête

identitaire de Genet dans toute son œuvre, incluant *Les bonnes*. Bien que l'univers des « bonnes » soit moins lourd de sens au Québec, Marc Béland espère que les gens y verront « le rapport d'aliénation qu'on peut avoir face aux gens de pouvoir » et qu'ils ressentiront « la souffrance humaine » que décrit Genet.

Les bonnes, de Jean Genet, au Rideau Vert du 27 mars au 28 avril.

HADI EL GAMMAL / *Banquise*

Au pays des pingouins musiciens

Après avoir charmé les tout-petits avec *Le chien et la bille* et *Le saut de l'ange*, la compagnie belge Théâtre Maât est de retour à la Maison Théâtre avec *Banquise*, fable écologiste sans parole mettant en scène trois pingouins musiciens et un maître de cérémonie mégalomane, qui fait rire et réfléchir.

JOSÉE LAPOINTE

« Nous voulions parler du rapport de l'homme à son environnement et de ses effets destructeurs qui sont de plus en plus inquiétants, explique au téléphone le directeur artistique de la compagnie, Hadi El Gammal. La banquise qui se décompose en devient le symbole. »

Dans *Banquise*, les pingouins, « animaux fascinants et très beaux » qui font déjà partie de l'imaginaire des enfants, deviennent les personnages d'un « cirque du monde » dirigé par le maître de cérémonie incarné par Hadi El Gammal, qui parle dans un jargon pseudo-russe et détruit tout sur son passage sans s'en préoccuper. « Nous nous sommes beaucoup inspirés de *L'apprenti sorcier*, une des histoires du film *Fantasia* et dans laquelle Mickey crée catastrophe sur catastrophe en déchaînant des forces qui le dépassent. »

Qu'on ne s'y méprenne pas: *Banquise* n'est pas un cours sur

le réchauffement de la planète et ne se veut pas moralisatrice. « Quelle autorité avons-nous pour faire la leçon? » demande Hadi el Gammal, qui préfère parler de sensibilisation et d'éveiller la curiosité. Si son propos est inquiet, la pièce n'est pas sombre et aborde un sujet grave d'une manière ludique et drôle.

« Les enfants rigolent beaucoup pendant ce spectacle. Ils s'attachent à mon personnage, même s'il n'est pas très sympathique, parce qu'il est un peu clown et souvent ridicule. » La lourdeur est évitée aussi grâce à la musique interprétée par les trois pingouins musiciens, au saxophone, à l'accordéon et au violoncelle. Avec ses accents de tango, de valse et de klezmer, elle reste festive et dynamique, même si elle est parfois dramatique.

Niveaux de lecture

Hadi El Gammal revendique le droit de faire vivre toutes sortes d'émotions aux enfants, et il ne tient pas au *happy-end* à tout prix. « Le pas que je ne veux



PHOTO FOURNIE PAR LA MAISON THÉÂTRE

Hadi El Gammal (au centre) aime bien offrir plusieurs niveaux de lecture dans ses pièces, question de « nourrir les parents ».

pas franchir, c'est d'écrire une fin en cul-de-sac, sans issue. On n'a pas le droit de faire ça aux enfants. Mais avec une fin ouverte, qui pose des questions et qui donne de l'espoir, je pense qu'on peut aborder tous les sujets. Nous, c'est ce qu'on dit à la fin de *Banquise*: et maintenant, on fait quoi? »

Le directeur artistique, qui a travaillé pour les adultes et les enfants au cours de sa carrière,

aime bien offrir plusieurs niveaux de lecture, question de « nourrir les parents ». « Les enfants vont voir les choses au premier degré. Lors de la scène du grand écroulement de la banquise par exemple, c'est un moment plutôt jubilatoire: ils s'amuse comme s'ils avaient détruit une construction de blocs. »

Mais il apprécie par-dessus tout lorsque parents et enfants

ne rient pas au même endroit. « Pour les enfants, ça montre aussi qu'une part de mystère existe au-dessus d'eux, et cet inconnu les fascine. Ils sentent qu'ils ne comprennent pas tout, ça attire leur attention et ça les fait grandir. »

Banquise est présenté à la Maison Théâtre du 28 mars au 22 avril. Pour le 3 à 6 ans. Infos: www.maisontheatre.com.

ARTS TÉLÉVISION



PHOTO HUGO-SÉBASTIEN AUBERT, LA PRESSE

« Ce que je vis en ce moment est le parfait équilibre entre ce que j'ai vécu en tant que participante et animatrice, dit Julie St-Pierre.

JULIE ST-PIERRE

De vedette à amie

Après le succès monstre de 2011, *Mixmania* est de retour à VRAK-TV pour la troisième saison. Participante de la première mouture et animatrice l'an dernier, Julie St-Pierre revient à la barre de l'émission avec un plaisir indéniable. Entrevue sur la vie mixmanique, des deux côtés de la clôture.

ANDRÉ DUCHESNE

À 16 ans, en 2002, Julie St-Pierre a vécu l'aventure *Mixmania* comme participante. Déjà, l'émission était immensément populaire... sans les médias sociaux.

« Nous avions, je crois, un site web. Mais il n'était pas étoffé comme aujourd'hui. Pourtant, nous avions goûté à la folie, se souvient-elle. Nous avons fait notre première sortie publique au cinéma Starcité. L'homme fort Hugo Girard était notre garde du corps. Il y avait une foule incroyable. En me couchant ce soir-là au loft des participants, j'ai compris à quel point c'était facile d'avoir la tête enflée. Je me suis dit: "La journée a été le *fun*. On y goûte. On en parle un peu et puis après, c'est fini. Je passe à autre chose." C'est le genre de réflexions et d'enseignements que j'ai envie de partager avec les participants. »

En entrevue, Julie St-Pierre est la douceur même. Sourire franc. Elle vous regarde droit dans les yeux pour vous dire ce qu'elle pense. À la nécessaire assurance que commande le travail d'animatrice se mêlent une bonne dose de douceur et même une touche d'émerveillement.

« Ce que je vis en ce moment est le parfait équilibre entre ce que j'ai vécu en tant que participante et animatrice, dit-elle. Je n'ai plus le même rapport avec le public. Dans *Mixmania 1*, j'étais la participante

de 16 ans qui avait un public de 8, 12, 13 ans. Maintenant, je suis devenue l'amie des participants. Je ne connais pas encore beaucoup les huit concurrents, mais des liens se créent dès la première rencontre. De moi, ils viennent chercher de l'information. S'il y a un changement avec l'an dernier, c'est en

« On axe les activités sur les cours de chant, de danse, la façon de s'exprimer en entrevue. Bien sûr, c'est leur rêve de faire du spectacle, mais on ne veut pas insister sur le côté vedettariat qui est éphémère. »

termes d'expérience. Je pense être en mesure de mieux les conseiller. »

Au fond, elle est plus à l'aise dans son rôle actuel. « J'apprécie davantage ce qui arrive », ajoute l'animatrice.

Horaire serré

Contrairement à d'autres télé-réalités, *Mixmania* écarte la notion d'élimination individuelle. Dans un affrontement bon enfant, les filles affrontent les gars. D'ailleurs, pour cette troisième mouture, les concepteurs ont laissé tomber l'élimination en direct des finalistes par vote

du public. « Nous ne sommes pas là pour rendre les choses dramatiques », fait l'animatrice.

Quant au contenu, on insiste sur l'apprentissage. « On axe les activités sur les cours de chant, de danse, la façon de s'exprimer en entrevue, de prendre la pose devant l'appareil photo, énumère Julie St-Pierre. Bien sûr, c'est leur rêve de faire du spectacle, mais on ne veut pas insister sur le côté vedettariat qui est éphémère. »

Et, oui, il faut répéter que dans le domaine, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus...

De plus, lorsque les caméras et les micros sont rangés, les huit participants sont soumis à des horaires spartiates. Pour eux, l'école continue à raison de plusieurs heures par jour. Les activités mixmaniques sont organisées au quart de tour. Le week-end, ils rentrent à la maison. »

Julie St-Pierre poursuit elle aussi son travail à raison de trois heures par jour et le samedi matin à NRJ. Elle fait un saut au loft des participants afin d'enregistrer les portions d'émission en leur présence. Le dimanche, elle enregistre ses portions d'émission en solo.

Les deux équipes prendront-elles des noms anglophones comme l'an dernier? « Ça ne me dérange pas, répond Julie St-Pierre avec conviction. Ils sont tellement exposés à la musique anglophone. Avec mon travail à NRJ, j'en sais quelque chose! Mais les chansons qu'on leur compose sont en français. Il y a une qualité dans les textes. C'est le fun à chanter. C'est ça qui me rend fière. »

Mixmania 3 sera diffusé à compter du 29 mars les jeudis à 17 h avec de nombreuses reprises, à VRAK-TV.

MIXMANIA 3
Les quatre gars

BENJAMIN

Ville: Saint-Étienne-de-Lauzon
Âge: 15 ans
Intérêts: Joue de la guitare depuis l'âge de 8 ans. Membre du groupe Mc12 avec Jérémy de *Mixmania2*.



GABRIEL

Ville: Lorraine
Âge: 14 ans
Intérêts: Joueur de hockey. Chante et joue de la guitare. A son propre groupe. A appris à danser en regardant des vidéos sur YouTube.



MAXIME-OLIVIER

Ville: La Prairie
Âge: 14 ans
Intérêts: A suivi des cours de danse et de chant-comédie musicale. Joue de la trompette. Queen est son groupe préféré.



WILLIAM

Ville: Victoriaville
Âge: 16 ans
Intérêts: Adore chanter. Joue de la guitare, de la clarinette et de la basse.



Les quatre filles

AUDREY

Ville: Mascouche
Âge: 16 ans
Intérêts: Danse depuis 13 ans. Joue du violon. Aînée d'une famille de neuf enfants.



AMÉLIE

Ville: La Prairie
Âge: 17 ans
Intérêts: Adore la danse et les comédies musicales. Joue de la flûte traversière, du saxophone et du piccolo. Musicienne dans l'orchestre symphonique et le groupe jazz de son école.



ÉMILIE

Ville: Saint-Jérôme
Âge: 17 ans
Intérêts: Membre de la troupe de danse VMOTION. A suivi des cours de chant durant trois ans.



ROSALIE

Ville: Rivière-du-Loup
Âge: 14 ans
Intérêts: Inscrite au programme danse-études de son école. Adore les concours de chant. Source: VRAK-TV



PHOTOS FOURNIE PAR ASTRAL

SAISON
2011
>2012

DANSE
DANSE

CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL
DE CRÉTEIL ET DU VAL-DE-MARNE / [France]

COMPAGNIE KÄFIG

CORRERIA
+AGWA
MOURAD MERZOUHI

12 > 13 > 14 AVRIL
Théâtre Maisonneuve

dansedanse.net

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

HÂTEZ-VOUS !
LES BILLETS S'ENVOLENT

ARTS

ENTRACTE

entracte@lapresse.ca

CHARLES DUBÉ

SÉPARÉES À LA NAISSANCE

La Québécoise est un peu plus jeune que l'Américaine, mais sinon tout rassemble ces deux jeunes comédiennes, du sourire aux cheveux blonds ondulés à leurs talents devant les caméras. Après des rôles mineurs dans *Mirador* et *Toute la vérité*, Sophie Nélisse s'est vu propulsée sous les projecteurs avec ses performances dans *Monsieur Lazhar*, *Les Parent* et plus récemment *Vertige*. Kiernan Shipka, de son côté, reprendra d'assaut les écrans de télévision américains demain dans la cinquième saison de *Mad Men*, dans laquelle elle joue depuis 2007.



Sophie Nélisse



Kiernan Shipka

ILS, ELLES ONT DIT

«Tu as une vieille âme dans un jeune corps, c'est une grande richesse.»

— Biz à Sophie Pelletier pendant le dernier cours d'expression orale à Star Académie.

«Faudrait expliquer à Stéphane Gendron la différence entre “ne pas avoir peur de ses opinions” et “avoir des opinions qui font peur”».

— Le scénariste Daniel Thibault sur Twitter après que l'animateur de V aient qualifié les étudiants grévistes d'«esties de puants sales».

«Il est impossible de complètement cacher une relation, parce qu'alors ce serait injuste pour nous. (...) Vous passez juste votre temps à vous cacher de tout le monde. C'est simplement injuste et malsain!»

— Justin Bieber, au sujet de sa relation avec Selena Gomez au magazine Complex.

«Je ne suis pas le genre de personne qui prend sa retraite et qui revient sur sa décision l'année suivante. (...) Si nous changions d'avis, je suppose que ce serait parce que nous sommes fauchés et que nous voudrions gagner de l'argent, ce qui serait vraiment triste.»

— Le rockeur Jack White au sujet d'un retour possible des White Stripes au magazine NME.

«J'ai eu tellement mal pour Britney Spears lors d'une interview qu'elle a faite. Parce que vous savez, ils l'ont rendue folle. (...) Elle essayait de rester simple et ils ont quand même voulu la remettre sur le devant de la scène. Comme la mafia. Ils ne vous lâchent plus!»

— Eva Longoria au magazine britannique OK!



PHOTO REUTERS

EN HAUSSE... EN BAISSSE

LA SCÈNE MUSICALE MONTRÉALAISE

Les artistes montréalais ont soulevé les passions dans le volet musical du Festival South by Southwest, à Austin, au Texas, à tel point que la journaliste du quotidien britannique *The Telegraph* a qualifié la métropole québécoise de «nouveau Brooklyn». «Cette année, à SXSW, les groupes les plus intéressants sont canadiens, et ils se tiennent à Montréal», a-t-elle écrit. Avec des spectacles réussis dans des églises et des bars pour les Patrick Watson, Ariane Moffatt, Grimes, Purity Ring et autres tUnE-yArDs et quelques bons contacts établis avec des producteurs, l'année qui suit pourrait être très fertile pour ces artistes à l'étranger.

JOHN CARTER

Le héros épique d'Edgar Rice Burroughs s'était en quelque sorte fait éclipser dans la mémoire collective par Tarzan, créé plus tard par le même auteur. Son assaut des grands écrans en 3D risque de sombrer dans un oubli encore plus profond, sauf dans les poches de Disney où il a creusé un gouffre de 200 millions de dollars. Une deuxième position au box-office nord-américain à son premier week-end, une troisième position à sa deuxième semaine et des revenus cumulatifs d'à peine 53 millions représentent bien peu pour un film qui a coûté quelque 250 millions à produire. Peut-être que les Martiens ont davantage apprécié le film...



PHOTO ÉMILIE CÔTÉ, LA PRESSE

Spectacle de Patrick Watson à Austin pendant le festival South by Southwest (SXSW).

LA PHOTO D'HERBY



Luc Plamondon montre fièrement le livre de sa filleule Rafaële Germain, qui a lancé cette semaine au Candi Bar *Volte-face et malaises*. Ce troisième roman raconte la peine d'amour d'une jeune femme dans la trentaine. «Ce n'est pas mon cas, je n'ai jamais été aussi heureuse, je suis mariée et maman d'une merveilleuse petite fille.» Ce soir-là, Rafaële était bien sûr entourée de sa garde rapprochée: ses parents, Georges-Hébert Germain et Francine Chaloult, et ses amis Pierre Brassard, Claudia Larochelle et Jessica Barker.

Concours *Votre moment Nikon*

Partagez vos plus belles photos et courez la chance de photographier vos stars et plus encore!

Détails et règlements sur www.facebook.com/Lozeau.photo.video

Rejoignez-nous et participez au concours

Lozeau

L'EXPÉRIENCE PHOTO VIDÉO

6229, SAINT-HUBERT MONTRÉAL, QUÉBEC

514 274 6577 1 800 363 3535

MOTS CROISÉS DES ARTS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												
11												
12												

www.nicolehannequart.com 1784

HORizontalement

1 Film de Tarsem Singh mettant en vedette Lilly Collins.

2 Capitale du Paraguay – Parasite.

3 Mémoire vive – Duvets.

4 Échassier – Personnes.

5 Chant funèbre – Construit en réseau.

6 Risques d'inconvénients – Habillée.

7 Philosophe chinois qui s'est opposé au confucianisme – Poussé.

8 Mises au propre – Connu à l'avance.

9 Chose de peu d'importance – Personne pour laquelle on a de l'affection.

10 Sa farine sert à fabriquer les tacos – Prénom de l'acteur Cage.

11 Adversaires – Durillons.

12 Problème – Femme de lettres française morte en 1817 (M^{me} de ...) – Qui a vu le jour.

VERTICALEMENT

1 Roman de Carlos Ruiz Zafón – Film d'Ivan Grbovic (... Onze).

2 Prénom de la chanteuse Boulay – Cinq dans un lustre.

3 Remâché – Il pousse sur le cou des girafes.

4 Pronom indéfini – Chattes.

5 Il joue dans 21 *Jump Street* (... Cube) – Fabuliste grec – Initiales de la comédienne Tifo.

6 Froncés – Plante originaire du Mexique, cultivée pour ses fleurs ornementales.

SOLUTION de la semaine dernière

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
H	I	S	S	E	R	H	A	U	T	U	
U	N	I	O	N		A	L	L	E	S	
A	D	N		T	A	T	U	M	V	I	
A	R	R		C	A	R	I	E	N	R	A
D	I	E	S	E	L		E	L	I	S	E
D	R	O	L	E	S		I	V	E	S	
S	A	T		A	R	I	A	N	E		
A	S	T	I	C	O	T	E		T	S	U
P	O	E		E	N	E	R	V	E	E	S
I	N		S	E	S		E	U	L	E	
N		C	A	S		R	E	E	L	L	E
S	T	I	E	M		M	E	S	S	I	E

www.nicolehannequart.com 1783

Olympiques spéciaux Québec

olympiquesspeciaux.qc.ca

sans frais

1 877 743-8778

514 843-8778

DANSE

STÉPHANIE VALLET



PHOTO FOURNIE PAR L'USINE C

LUCY LOST HER HEART

Au cœur de la mémoire de Lucy

Pour la toute première fois, l'Usine C accueillera le metteur en scène albertain Mark Lawes et La compagnie des artistes en résidence, un collectif international et multidisciplinaire dont il est le fondateur, afin de présenter *Lucy Lost Her Heart*, un spectacle de danse, chant et théâtre qui propose une réflexion bilingue sur la mort, le désir et l'Ouest canadien.

Après *Archeology/Atlantis Project/Little Red River* et *On the Side of the Road*, il s'agit de l'ultime volet d'une trilogie scénique autour des thèmes de prédilection de Mark Lawes: la mémoire collective, l'identité, la mort et le désir. Le metteur en scène, qui cosigne les textes avec Raphaëlle Thiriet, interroge cette fois la relation entre la violence du passé et les possibilités de l'avenir, proposant une réflexion sur l'aliénation des sociétés post-modernes et le capitalisme sauvage.

«Chacune des pièces de la trilogie a été inspirée de lieux existants. Près de Calgary, il y a une ancienne ville minière devenue presque fantôme, qui s'appelle Wayne. Sa communauté vivait de l'industrie du charbon et je me demandais ce qui pouvait bien rester de cette époque. Nous sommes donc partis y faire du camping avec toute la compagnie et on a parlé aux quelques personnes qui y habitent encore. Puis on a fait trois semaines d'improvisation, proposant des histoires, de la musique et des mouvements que tout cela nous inspirait», explique Mark Laves.

Au-delà de la référence à la chanson *Lucy in The Sky With Diamonds* des Beatles, Lucy est le nom d'une ville fantôme dont les habitants se sont réfugiés dans une mine abandonnée où le temps est suspendu. Ils essayeront de

comprendre leur nouvelle réalité et de trouver un moyen d'y échapper. Morts et vivants se questionnent sur le passé et se croisent en essayant de donner un sens à leur survie. Les interprètes Raphaëlle Thiriet, Steve Turner, Ian Kilburn, Mike Tan, Isabelle Kirouac, Chris Dadge, Deeter Shurig et Lauren Tamaki y incarnent des personnages aux noms dignes d'un conte postapocalyptique psychédélique comme Pocahontas, Soldat perdu et Flip.

«La danse permet d'exploiter l'inconscient, alors que le théâtre se situe plus au niveau du conscient. Avec cette pièce, Mark a créé une dramaturgie du rêve où l'inconscient est toujours exploré et la danse participe davantage à ce côté onirique», précise Raphaëlle Thiriet.

Du 28 au 30 mars à l'Usine C



PHOTO
FOURNIE
PAR
LE FIFA

FLASH

Guy A. Lepage et l'UDA appuient les étudiants

Après les Martin Léon, Dan Bigras et autres Paul Piché, au tour de Guy A. Lepage et de l'Union des artistes de donner leur appui aux étudiants en grève. L'animateur de *Tout le monde en parle* apparaît sur une nouvelle vidéo d'un peu plus de trois minutes publiée le 21 mars sur le site YouTube dans laquelle il raconte en avoir arraché financièrement lors de son passage à l'UQAM en communications. « J'ai compris pourquoi tous mes amis étaient maigres. On ne mangeait pas », dit-il avant de raconter s'être marié pour avoir accès aux prêts et bourses et

non parce qu'il avait foi en l'institution. « J'aimerais que nos enfants soient mieux équipés qu'on l'était. » Jeudi soir au Métropolis, dans une rare prise de position dans une cause sociale qui ne touche pas directement les artistes, le comédien Louis-Georges Girard a lu à la foule un message du président de l'UDA. « Dans le contexte actuel, le gouvernement a le devoir d'être à l'écoute de sa population et doit prendre tous les moyens pour créer un climat propice à la recherche de solutions avec les représentants des associations étudiantes », a-t-il lancé. — Gabrielle Duchaine

SALLE BOURGIE
Musée des beaux-arts de Montréal

Printemps 2012

MERCREDI 4 AVRIL \ 19h30
Les Violons du Roy
Stabat Mater de Scarlatti
 Bernard Labadie, chef

JEUDI 5 AVRIL \ 14h
Concerts Espresso
Les Violons du Roy
Stabat Mater de Scarlatti

VENDREDI 6 AVRIL \ 15h
Concert de la Passion
Les souffrances du Christ
 Cantates de C. Graupner
 Les Idées heureuses

MERCREDI 11 AVRIL \ 19h30
La Chapelle de Québec
 Bernard Labadie, chef
Les valse d'amour de Brahms
 Jimmy Brière et Maneli Pirzadeh, piano

JEUDI 19 AVRIL \ 18h
Les 5 à 7 en musique
Musiciens de l'Orchestre Métropolitain
Le vent de l'Est
Œuvres pour instruments à vent

VENDREDI 20 AVRIL \ 18h30
Tableaux en musique
Louise Bessette, piano
Hommage à Feininger

MERCREDI 25 AVRIL \ 19h30
Concert de la Relève
 Nouvel Ensemble Moderne (NEM)
 Stéphane Tétrault, violoncelle
 Mira Benjamin, violon

Photo : Paul Boisvert

sallebourg.ca • 514-285-2000 (option 4)
1339, rue Sherbrooke Ouest

M MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉAL

FONDATION **ARTF** MUSICA

Présenté par

TD

**LA
PRESSE**

Calendrier des activités
en collaboration avec

LA
PRESSE

Maison du Festival RioTinto Alcan

en concert
**MICHEL
RIVARD**

Une rencontre intime aux teintes
chaque fois différentes, selon
l'inspiration du moment.
À ne pas manquer!

Jeu 10 mai et ven 11 mai • 20 h

SPECTRA
ALCAN

Billetterie 1 855 790-1245 • admission.com • ticketmaster.ca

Pour toute la programmation, consultez sallelastral.ca

À l'affiche à
c'Astral
Commandité par @astral

LE FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE JAZZ DE
MONTRÉAL

Célèbre
25 ANS
d'affiches

**YVES
ARCHAMBAULT**
LES YEUX QUI DANSENT

DÈS MAINTENANT
JUSQU'AU 20 MAI

RÉTROSPECTIVE
ET OEUVRES INÉDITES

ENTRÉE
LIBRE!

**GALERIE
LOUNGE**

Gratuit

Club de jazz
du Balmoral

CE SOIR!

24 mars

Farkas

Marinda + Solari

29-30-31 mars

Jeu 17 h 30, 19 h et 20 h 30 • Ven 21 h, 22 h et 23 h
Délicieuse cuisine d'inspiration française et club de jazz. Réservations: 514 288-5992

HEURES D'OUVREURE

La Médiathèque Jazz/La Presse • 3^e étage
La Galerie Lounge TD • 2^e étage
L'Expo Bell des Légendes du Festival • 2^e étage

Lundi: fermé
Mardi: 11 h 30 à 18 h*
Mercredi au samedi: 11 h 30 à 21 h
Dimanche: 11 h 30 à 17 h*
* jusqu'à 21 h les soirs de spectacle à L'Astral

305, rue Sainte-Catherine Ouest • maisondufestival.ca

Ministère
de la Culture
et des
Médias

Ministère
de la Culture
et des
Médias

Ministère
de la Culture
et des
Médias

Ministère
de la Culture
et des
Médias

Ministère
de la Culture
et des
Médias

Ministère
de la Culture
et des
Médias

Ministère
de la Culture
et des
Médias

Ministère
de la Culture
et des
Médias

Ministère
de la Culture
et des
Médias

ARTS

CHOIX HEBDOS

LA LISTE PLUS ULTRA

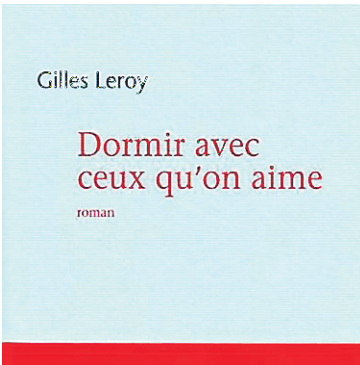
DE MARC CASSIVI



CINÉMA

ROMÉO 11

Un premier film fin, subtil et sensible d'Ivan Grbovic sur un jeune Montréalais d'origine libanaise, handicapé, qui tente de se faire une place en société. Un film réaliste, admirablement interprété par des acteurs méconnus (Ali Ammar, notamment). Une réussite.



LITTÉRATURE

DORMIR AVEC CEUX QU'ON AIME

Pendant une tournée promotionnelle de son plus récent roman, un écrivain français cynique rencontre à Bucarest un jeune musicien idéaliste, dont il tombe instantanément amoureux. *Dormir avec ceux qu'on aime* est un roman intimiste, autobiographique, et particulièrement inspiré, de Gilles Leroy, l'auteur d'*Alabama Song* et de *Zola Jackson*.



MUSIQUE

A NEW KIND OF HOUSE

Le rock orchestral de Typhoon, un ensemble de 13 jeunes musiciens de Portland, rappelle celui de Beirut ou d'Arcade Fire, avec son attention particulière aux arrangements. Abondance d'instruments à cordes, de cuivres et de chœurs, dominés par la voix mélancolique de Kyle Morton. À écouter sur le EP *A New Kind of House*, *The Honest Truth* et *Claws*. En boucle.



MUSIQUE

OBLIVION

Claire Boucher, alias Grimes, est l'une des nouvelles coqueluches de l'électro-pop. Cette Montréalaise de 24 ans a fait fureur récemment au Festival SXSW, à Austin, et la vidéo pour sa chanson *Oblivion*, tournée entre autres au Stade olympique et tirée de son troisième album, *Visions*, est irrésistible.



i PAD

REMOTE DE APPLE

Grâce à cette télécommande, dont l'application se télécharge gratuitement, je gère ma bibliothèque iTunes à distance, directement de mon iPad ou de mon iPhone (non, cette capsule n'a pas été commanditée par Apple). Il n'a jamais été plus facile d'écouter ma collection de disques d'Éric Lapointe.

SUR LE DIVAN AVEC CORNEILLE



STÉPHANIE VALLET

Corneille renoue avec la langue de Molière sur *Les inséparables*, un album inspiré par sa paternité, qui propose un regard rempli d'espoir sur le monde qu'il souhaite léguer à son fils. «Je me suis demandé ce que je pouvais bien lui dire, au-delà des conseils un peu convenus qu'on peut donner à son enfant alors qu'on est encore soi-même en apprentissage. Avec *Tout ce que tu pourras*, au lieu de lui souhaiter tout ce qu'il désire, j'ai voulu lui mettre moins de pression en lui souhaitant tout ce qu'il a la capacité d'accomplir», explique Corneille. Le chanteur propose donc 13 titres sous le signe de l'optimisme et de l'unité, celle de la famille, mais également des peuples. Sa compagne Sofia de Medeiros cosigne six textes. Tourné dans les rues de Montréal l'été dernier, le vidéoclip du *Jour après la fin du monde* reprend l'esprit du décor urbain apocalyptique du film *I Am Legend*, d'où renaît un monde utopique. «Cette chanson m'est venue à la suite de la crise

financière. Ça m'a amené à me poser des questions sur ce qui doit être important dans ma vie et sur les valeurs que je veux transmettre à mon fils. J'ai imaginé un monde où les indices extérieurs de richesse seraient des choses qu'on se serait procurées parce qu'on est dans l'appréciation et non pour essayer de prouver aux autres quelque chose», précise Corneille. Pour la première fois, le chanteur a choisi de chanter en duo, avec les rappeurs français La Fouine (*Des pères, des choses à dire dans la continuité des Inséparables*) et Soprano (*Au bout de nos peines*). «J'ai grandi avec le hip-hop et le R'n'B américain où on invite souvent des rappeurs à collaborer. Comme je n'avais jamais fait de duo sur aucun de mes albums, j'ai voulu rendre un hommage à la culture musicale qui m'accompagne depuis mes premiers pas en musique.»

SA CONFESSION SUR LE DIVAN



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Q | R

Si vous étiez une chanson?

Je serais *Englishman in New York* de Sting. J'ai toujours eu de la facilité à m'intégrer. Sinon, *A Love Supreme* de John Coltrane, parce que c'est un amoureux de l'amour.

Si vous étiez un plaisir coupable?

Je serais un vieux drame romantique américain comme *Some Came Running* avec Frank Sinatra et Shirley MacLaine.

Quels étaient vos premiers livre et disque?

Le mystère de la chambre jaune de Gaston Leroux et ma première cassette, *Thriller* de Michael Jackson.

Quelle est votre citation favorite?

Une phrase de Nietzsche: «On commence à deviner ce que vaut quelqu'un quand son talent faiblit, quand il cesse de montrer ce qu'il peut. Le talent peut être un ornement, et l'ornement une cachette.» On est encore dans la célébration de la décadence de gens réellement talentueux, comme Amy Winehouse et Michael Jackson. La notoriété est une chose, mais que ce n'est pas tout.

Si vous ne pouviez plus pratiquer votre art, quel métier feriez-vous?

J'aurais été joueur de soccer. J'ai déjà pensé au journalisme, mais je pense que j'aurais aussi aimé être enseignant.

Votre plus mauvaise habitude?

Je n'aime pas la confrontation; quand je suis affecté par quelque chose, je ne le dis pas. Je réagis à retardement et j'explose. Je travaille là-dessus! Je devrais bientôt être capable de dire: «Je n'aime pas ça, il faut qu'on passe à autre chose.»

Quel est votre plus récent coup de cœur?

C'est cliché, mais ils ont tous rapport avec mon fils de 2 ans. En ce moment, il est à fond sur la dernière chanson de Chris Brown. Quand elle commence, il invente des chorégraphies!

Quel est votre dernier coup de gueule?

Ça fait longtemps que je n'en ai pas eu. Peut-être parce que j'ai fait la paix avec ce qui m'enrage d'habitude.

LAPRESSE.CA

Voyez Corneille sur le divan en vidéo sur la presse.ca